

N 252 — 10 NOVEMBRE 1938

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards

NUMÉRO SPÉCIAL

Rev 7/2



Un soldat républicain monte la garde
au bord de l'Ebro.
Photo CHIM.

L'ESPAGNE aux ESPAGNOLS
pour notre SÉCURITÉ
la PAIX

Par Stefan PRIACEL

SIX semaines sont écoulées depuis le jour sinistre où le diktat de Munich consacra l'abdication de la France, trahie par ses gouvernants, devant la fureur de conquête et de domination du fascisme international. Six semaines dont chaque jour a marqué pesamment dans la voie des abandons et de la honte. Nous avons perdu, en Europe Centrale, notre meilleur allié. MM. Daladier et Bonnet, qui ne prennent hélas! pas leur mot d'ordre dans « les profondeurs de la patrie », en livrant à Hitler l'hégémonie sur l'Europe Centrale, ont accru sa force tout entière dirigée contre notre pays, comme il est dit clairement dans « Mein Kampf ».

Aujourd'hui, c'est l'Espagne qui est visée au cœur. C'est l'Espagne que M. Chamberlain veut abandonner à ses complices du Club des Charcutiers, à Mussolini et à Hitler. Et il espère bien, pour cette œuvre, la complicité de nos triomphateurs de ministres à la gloire desquels, peut-être, Munich ne suffit pas.

Mais le peuple de France ne prend pas son parti de l'abandon et de la honte. Il n'abdique pas, lui! Et des profondeurs de la patrie un

cri surgit, un cri que l'on n'arrêtera pas : « Ne touchez pas à l'Espagne! Aidons l'Espagne à vivre! »

Car il sait bien, ce peuple qui aux moments critiques a toujours su trouver la voie du redressement — elle ne passe pas par Munich — qu'une Espagne libre et indépendante, c'est la condition nécessaire, absolue, de la sécurité et de l'indépendance de la France.

Il sait bien, aussi, que l'Espagne vivra et vaincra. 28 mois de lutte farouche contre la rébellion et l'invasion en sont la garantie sacrée.

Et en ces jours anniversaires de la résistance de Madrid, la cité indomptable, le cœur de tout Français digne de ce nom bat pour l'Espagne, nation sœur de la France, qui chassera l'envahisseur, tueur d'enfants et destructeur de la culture.

Ce numéro spécial de « Regards », consacré à l'Espagne et à sa lutte pour l'indépendance, a pour objet d'esquisser le visage de l'Espagne nouvelle, de l'Espagne éternelle, de désigner ses ennemis qui sont aussi ceux de la France et de montrer pourquoi l'Espagne peut vaincre et doit vaincre.

REGARDS.

habileté consommée, de troubler les esprits, en faussant sciemment les données réelles du problème espagnol.

Ces données, nous les connaissons. Nous savons que l'Allemagne et l'Italie, couvertes par les rebelles font la guerre à la Nation espagnole tout entière. Nous savons aussi que la République espagnole, seul champion de la nation espagnole est décidée à défendre l'existence même du pays, et que, pour cette tâche, le peuple d'Espagne est groupé autour de son gouvernement.

Mais la réalité espagnole, sa beauté physique, sa grandeur, sa richesse, tout ce qui fait de l'Espagne un objet de convoitises et une tentation, la connaissons-nous? Les épisodes de la guerre nous ont appris, imparfaitement, une géographie terriblement heurtée, et ardente. Des noms sonores dont le souvenir scolaire dormait en nous, ont reçu à la faveur des événements, une personnalité désormais fraternelle. C'est le Pays Basque, c'est l'Estremadure, c'est Valence, Guadalajara et Têrue. Voilà les Asturies, Irun, voilà Barcelone, capitale de la Catalogne, capitale, avec Valence, avec Madrid, de la guerre d'Espagne.

Gloire à Madrid, symbole et réalité de la résistance, victoire permanente de l'esprit du peuple espagnol, naissance de l'armée, de l'unité républicaine, cité d'épopée. Jadis, Madrid fut le lieu adorable, léger et profond, fantasque et brillant, la ville de la joie de vivre. « De Madrid au ciel, disait une locution charmante, et au ciel une lucarne pour voir Madrid! »...

Apprenez à connaître l'Espagne. Sachez pourquoi, sur le terrain économique, stratégique, ethnique, l'Espagne est, pour nous, un élément de force, pourquoi, par quoi elle est une grande puissance dont le rôle, considérable dans le passé sera capital dans l'Europe de demain.

L'Espagne: près des trois quarts du promontoire gigantesque qui forme à l'extrémité de l'Europe la presqu'île ibérique. Une histoire qui ne ressemble à celle d'aucune autre nation de l'Occident. Un peuple fier et indépendant, doué d'un sentiment profond de son immense valeur et qui opposa de tous temps une résistance jalouse à toute mainmise étrangère. Une littérature qui a produit, avec *Don Quichotte*, le livre le plus original des temps modernes. Un art qui a donné à la culture universelle ses plus nobles chefs-d'œuvre.

Une position privilégiée! A l'abri de la barrière formidable des Pyrénées, la péninsule ibérique touche presque au continent africain. Le détroit de Gibraltar qui sépare l'Europe de l'Afrique, et qui est la clé des communications entre l'Océan Atlantique et la Méditerranée, n'a que 14 kilomètres de large.

Devant les côtes du Levant espagnol, l'archipel des Baléares commande tout le bassin occidental de la Méditerranée. Toutes les voies de communication maritimes entre la France et ses possessions d'outremer passent par là.

Que la côte méditerranéenne d'Espagne et les Baléares se trouvent au pouvoir, ou sous le contrôle de puissances hostiles à la France, et ces routes, d'importance décisive en cas de guerre, sont coupées. Des ports espagnols de l'Atlantique, des Asturies et de la Galice, partent les grandes routes océaniques. Enfin, les côtes de la mer cantabrique, au Nord de la Péninsule constituent pour l'Espagne comme une grande fenêtre ouverte sur l'Europe du Nord-Est.

Les grandes voies maritimes françaises et britanniques passent au large de ces côtes.

Des batteries, établies sur les Pyrénées, peuvent devenir une menace pour le Sud-Ouest de la France. En supposant aux avions de bombardement un rayon utile de 600 kilomètres, des escadrilles parties de Pampelune ou de Barcelone ôteraient en cas de guerre, toute sécurité à l'arrière français. Avec une Espagne ennemie de la France, celle-ci, entourée de trois côtés, aurait des difficultés presque insurmontables pour organiser sa défense. Obtenir ou contrôler une position stratégique de cette importance, tel est, d'abord, l'enjeu de l'impérialisme de Berlin et de Rome: transformer l'axe en un cercle, pour ceinturer la France, et paralyser la Grande-Bretagne.

Venant après l'U. R. S. S., l'Allemagne et la France, l'Espagne avec un territoire de 504.579 kilomètres carrés, occupe la quatrième place en Europe. Sa population était, en 1930, de 23.563.000 habitants. C'est le chiffre du dernier recensement.



Un visage de l'Espagne : la route brûlante sous le soleil de midi, parmi les oliviers.

« Mon enfant, pour reposer
il faut dormir,
ne pas penser,
ne pas sentir,
ne pas rêver.
— Mère, pour reposer,
alors, il faut mourir... »

BIENTOT deux ans et demi, et il n'est point de jour où notre première pensée, notre premier regard aux journaux n'aillent à la guerre d'Espagne.

Pour nous, observateurs passionnés, tour à tour angoissés et remplis d'espérance; pour nous tous dont le sort se joue là-bas, dans l'action sanglante, ces quelques vers de Machado prennent une intensité poignante.

Cesser de penser, de rêver à l'Espagne et à la lutte de son peuple: il faudrait pour y arriver que la mort eût arrêté les battements de nos cœurs, qu'elle nous eût rendus semblables à ces enfants tués là-bas par les bombes ou par la faim, aux femmes, aux vieillards dont les avions fascistes

ont fait des objectifs militaires; semblables aux héros, aux pauvres diables qui jonchent les champs de bataille, qui reposent, eux, car ils sont morts.

Vivants, notre inquiétude va, sans repos, à ceux qui se battent pour nous, qui souffrent indiciblement, et depuis si longtemps parce que la voix des peuples n'a pas été entendue, et que leur union, dans la colère et dans la solidarité, ne fut pas assez forte.

L'instinct des peuples est infailible. Si, dès juillet 1936, le peuple de France a compris que le salut de la République espagnole était indispensable au salut des démocraties, et que l'existence d'une Espagne, républicaine et forte était inséparable du destin de la paix européenne, cette intuition première est devenue conscience et conviction.

Et cependant cette Espagne, cette République espagnole dont l'existence est liée, plus que jamais à l'indépendance et à la sécurité françaises, est bien mal connue. Il n'y a point là de paradoxe.

Je ne parle même pas de la propagande fasciste qui, depuis trente mois, n'a cessé, avec une

L'Espagne ne r...
des cent derniè...
sa densité — ...
— est d'un peu...
tre carré.

Quelques régi...
Cuenca, de Ter...
d'Aragon et l'...
élevées, froides...
moins peuplées...
riante huerta c...
province de Ba...
centres industri...
la plus dense.

L'Espagne pos...
tion d'habitants...
les, Valence, Se...
200.000 habitant...
bitants: ce son...
nade, Cordoue...

Située à l'ext...
en quelque sort...
péen et l'Afriqu...
parlant, une do...
taine. Le mélan...
proportions var...
tée aux facteur...
pagne; les trac...
des invasions e...
constitué le peu...
iciens, Grecs, ...
cé en Espagne...
relles, enrichiss...
diterranéen occi...
pulation de l'E...
greffer l'élémen...

De même qu'il...
tagne, des Latin...
l'Est, des Sarras...
races diverses q...
la France est c...
espagnoles se...
langue.

L'ESPAGNE

site impériale pour tous les Français

ACEL

its, en
u pro-

avons
les re-
e tout
ue es-
ole est
ays, et
ne est

ysique,
e l'Es-
on, la
e nous
terri-
onores
s, ont
anité
, c'est
et Té-
ne, ca-
e, avec

résis-
peuple
répu-
e lieu
illant,
u ciel,
ne lu-

pour
ethni-
e for-
puis-
é sera

ntoire
ope la
emble
n peut
t pro-
e tous
mise
c Don
s mo-
niver-

a bar-
e, ibé-
n. Le
l'Afri-
entre
ue 14

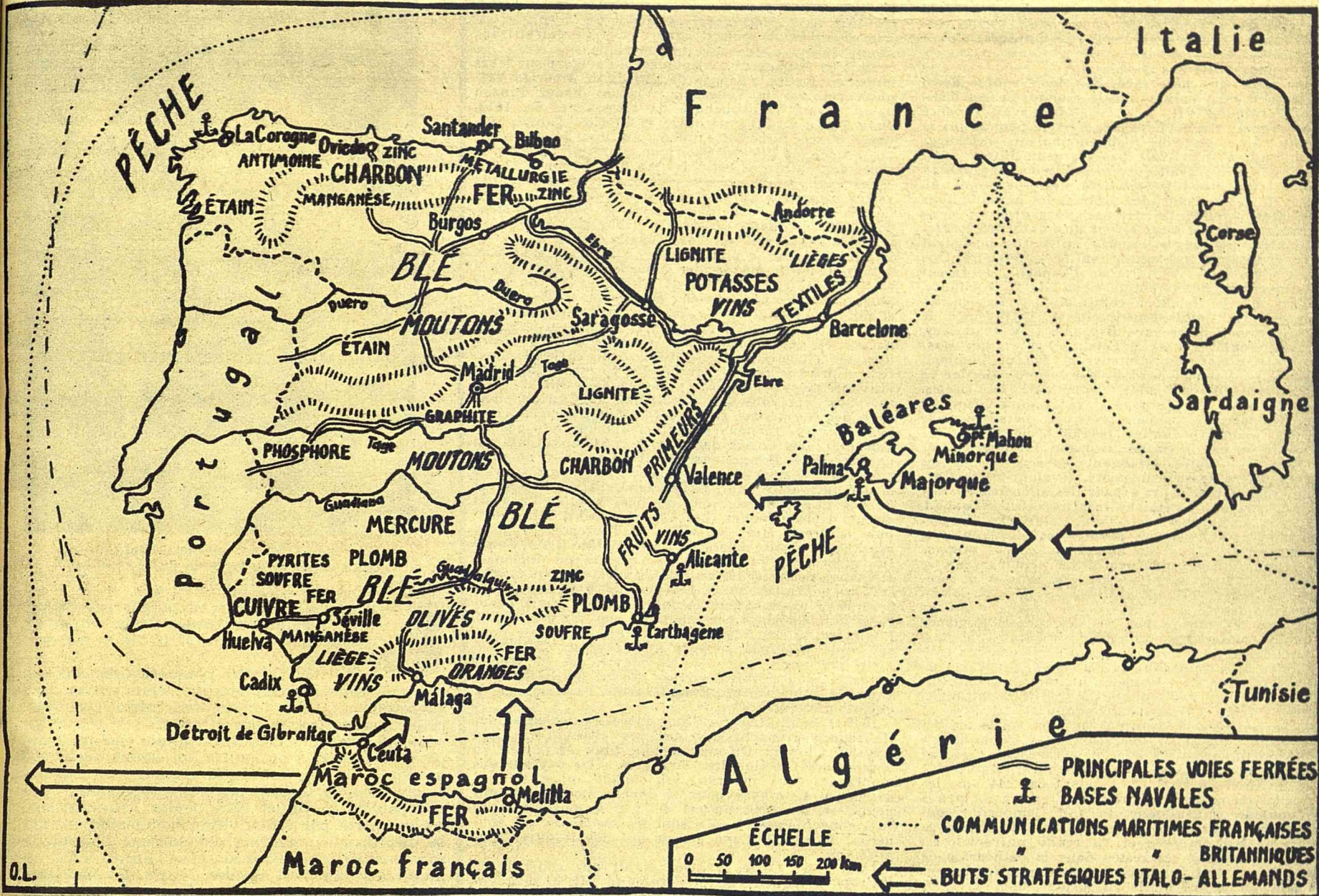
chipel
lental
muni-
ssions

et les

con-
et ces
uerre,
tique,
andes
c can-
tuent
e ou

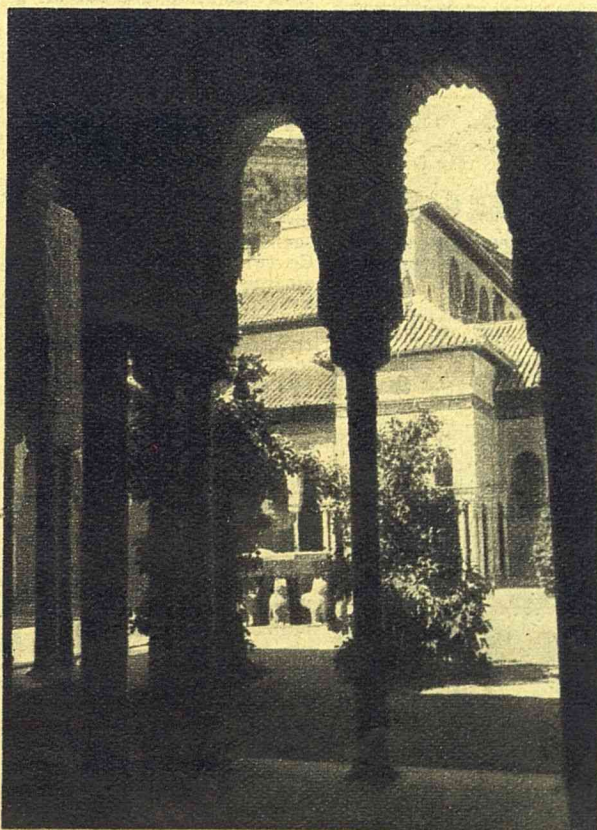
t bri-

peu-
de la
arde-
e ôte-
rrière
de la
aurait
orga-
posi-
est,
et de
cein-
tagne.
et la
79 ki-
n Eu-
00 ha-
ment



L'ESPAGNE ÉTERNELLE

par Edith THOMAS



La Cour des Lions de l'Alhambra de Grenade, la ville de Federico Garcia Lorca, poète fusillé par Franco.

L'Espagne ne redoute pas la dénatalité. Au cours des cent dernières années, sa population a doublé. Sa densité — pour parler comme les géographes — est d'un peu moins de 46 habitants au kilomètre carré.

Quelques régions — les provinces de Soria, de Cuenca, de Teruel, de Guadalajara, les « steppes » d'Aragon et l'immense *meseta* centrale — sont élevées, froides et sèches : elles sont naturellement moins peuplées que les autres zones. C'est dans la riante *huerta* de Valence, en Biscaye et dans la province de Barcelone qui constituent les grands centres industriels du pays, que la population est la plus dense.

L'Espagne possède deux villes de plus d'un million d'habitants : Madrid et Barcelone. Trois villes, Valence, Séville et Bilbao comptent plus de 200.000 habitants. Six villes ont de 100. à 200.000 habitants : ce sont Malaga, Saragosse, Murcie, Grenade, Cordoue et Carthagène.

Située à l'extrême pointe de l'Europe, faisant en quelque sorte le pont entre le continent européen et l'Afrique, l'Espagne a subi, ethniquement parlant, une double influence : européenne et africaine. Le mélange de ces deux éléments dans des proportions variées, une longue évolution adaptée aux facteurs géographiques spéciaux de l'Espagne ; les traces laissées au cours des âges par des invasions et des colonisations étrangères ont constitué le peuple espagnol. Celtes et Ibères, Phéniciens, Grecs, Carthaginois et Romains, ont exercé en Espagne des influences ethniques et culturelles, enrichissant de leur apport l'élément méditerranéen occidental qui est à la base de la population de l'Espagne et sur lequel est venu se greffer l'élément européen.

De même qu'il y a, en France, des Celtes en Bretagne, des Latins en Provence, des Germains dans l'Est, des Sarrasins en Périgord, — hommes de races diverses qui sont devenus français parce que la France est devenue, — de même les régions espagnoles se différencient, notamment par la langue.

(Suite page 16.)

QUAND Philippe V monta sur le trône d'Espagne, il avait dix-sept ans. Bien qu'à cause de sa jeunesse il fût appelé « l'Animé », c'était un prince médiocre, pusillanime... Alors, j'ai refermé l'histoire de l'Espagne, telle que les historiens la rapportent, convaincus qu'ils sont, que des dates, des rois et des traités constituent l'histoire d'un pays, et j'ai essayé de repenser à l'histoire d'Espagne, telle qu'elle nous apparaît, en 1938, après ces deux années qui l'éclaircissent. L'histoire d'un pays n'est point celle de ses rois. L'histoire d'un pays, c'est celle de son peuple, de sa persistance à travers les siècles, de sa lutte pour son indépendance et ses libertés.

L'Espagne est un pays coriace et qui ne se laisse pas dévorer, et qui ne se laisse pas démembrer, et qui ne se laisse pas dominer, ni conquérir. Et ça m'est égal que « Philippe V fût monté sur le trône à l'âge de dix-sept ans... »

La plus ancienne Espagne, celle qui correspond « à la Gaule et les marécages » des manuels pour enfants, c'est celle de l'Odyssée, où il est dit que ce pays appelé « Sicania » est une région riche et fertile, située au bout de l'Occident, exactement où le soleil se couche. Des Ligures, des Ibères, des Celtes l'habitaient : on a conservé d'eux des diadèmes, des pendentifs, des colliers, des céramiques ; c'est là que l'histoire plonge ses racines.

Puis vinrent les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, qui y établirent leurs comptoirs, comme ils en établissaient sur tous les bords de la Méditerranée. A la suite des démêlés entre Carthage et Rome, qui furent marqués par la lutte héroïque de Sagonte, les Romains arrivèrent en Espagne, et, lorsqu'ils en eurent chassé les Carthaginois, ils ne doutèrent plus que l'Espagne ne fût pays conquis, terre romaine, sur laquelle ils allaient faire régner leur « paix ». Rome envoya donc ses gouverneurs, ses préteurs, ses proconsuls, toutes gens qui venaient faire de « la colonisation », c'est-à-

dire s'enrichir aux dépens des indigènes. Mais les Lucullus et les Galba se heurtèrent aux pâtres lusitaniens et celtibères : Viriate est le Vercingétorix de ce temps-là. Comme Vercingétorix, il fut vaincu, mais sa défaite n'entraîna pas la reddition du pays : Des bandes poursuivaient les légions romaines, les harcelaient dans les défilés, les prenaient en embuscade. Cette âpre résistance s'incarna dans le siège de Numance, qu'on appela « la terreur de la République ». Les consuls y brisèrent leur stratégie, les légions s'y heurtèrent aussi vainement que la mer sur les rochers. On appela alors le destructeur de Carthage, Scipion Emilien, qui, méthodiquement, investit la ville. Et la peste vint, et la famine. Alors les habitants de Numance mirent le feu à leur ville. La lutte avait duré deux siècles.

Il y a deux mille ans de cela. Deux mille ans plus tard, Napoléon voulut aussi faire régner « sa paix » sur le monde. Le roi d'Espagne, Ferdinand VII, sur son ordre, avait renoncé à sa couronne, trahi l'Espagne. C'est le peuple qui la défendit. Ah ! les rois l'abandonnaient, l'étranger l'envahissait, il n'y avait pas d'argent, il n'y avait pas d'armée, il n'y avait que des politiciens incapables. Eh bien ! tant pis ! Des milices s'improvisèrent, où l'on voyait des artisans, des prêtres, des paysans, tous mêlés. Des comités de défense s'organisèrent dans les grandes villes et suppléèrent aux autorités locales défaillantes. Les sages experts militaires hochaient la tête, et disaient que c'était fou de se défendre. Une fois de plus, dans l'histoire de l'Espagne, ce furent les Asturies qui donnèrent le signal de la résistance. Les Français de Napoléon capitulèrent à Baylen. Le roi Joseph fut honteusement chassé. Une armée de généraux tomba alors sur l'Espagne. Il y avait Ney, il y avait Soult, il y avait Lefebvre, il y avait Masséna, Lannes, Gouvion-Saint-Cyr et 200.000 hommes. Saragosse se défendit pendant deux mois ; Gérone se défendit pendant six mois : par delà les siècles, c'était le siège de Numance qui recommençait, la même violence, la même âpreté, le même courage désespéré, jusqu'à la famine, jusqu'à la mort.

Et ce ne fut pas la fin de l'Espagne. Les *guerrilleros* continuèrent la lutte, attaquant les convois sur les routes, coupant les détachements, dévalant les sentiers des montagnes avec leurs espadrilles silencieuses. Il y en avait partout. Ils étaient insaisissables, et quand, d'aventure, on en avait arrêté un, c'était dix qui sortaient d'on ne sait où, des *pueblos* les plus lointains, les plus enfoncés dans la montagne, de ces villages où il semble qu'aucun événement ne peut parvenir et qui pourtant sont là, pleins de vigilance et de présences. Et ce fut d'abord en Espagne, que Napoléon se cassa les dents.

Peut-être n'aurais-je pas dû rapprocher Numance de Gérone, sauter avec tant de désinvolture par dessus deux mille ans. Mais ce sont des événements trop semblables, et aujourd'hui, la défense de Madrid, l'offensive de l'Ebre, c'est la même histoire qui continue. Seulement Franco avait oublié la tradition nationale, en admettant qu'il l'eût jamais connue.

Les Arabes, eux, s'établirent au VIII^e siècle en Espagne. La lutte pour la libération, la « reconquête » comme on dit, dura 744 ans, et commença aussi par la révolte des Asturies. Le dernier roi Maure fut chassé de Grenade en 1492. Pendant ces 744 ans, les maigres petits royaumes chrétiens s'intégrèrent peu à peu l'opulente musulmane. Le Cid Campeador, qui vainquit les Maures d'Espagne, est un héros dont la littérature s'est emparée et l'a rendu universel. En 1921, on transporta ses restes dans la cathédrale de Burgos. Je ne crois pas que les morts se retournent dans leur tombe, ni qu'ils en sortent, non, je ne le crois pas du tout, mais vraiment ce Cid Campeador à Burgos, devrait être bien gênant pour les âmes tant « pieuses » que « nationalistes ».

L'histoire de l'Espagne, ce n'est pas seulement replier sur soi, lutte contre l'envahisseur pour préserver son sol. C'est aussi expansion, contribution à l'histoire universelle, à l'histoire du monde.

Quinzième siècle, fin de ce qu'on appelle le moyen âge, début de ce qu'on appelle les temps modernes. Le vieux monde croule. Un autre va naître. La féodalité agonise. Les villes se développent. Le commerce exige d'autres débouchés, d'autres voies. L'esprit croît en curiosité, se déploie en inventions fertiles. Les hommes partent à la recherche de la terre, car celle qu'ils connaissent ne leur suffit plus. Il faut aller plus loin, plus vite. Peut-être la terre est-elle ronde ?

C'est pour les rois catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, que Christophe Colomb partit pour les Indes par la route du Ponant, c'est-à-dire de l'Océan Atlantique. Barrant son chemin, il rencontra d'autres terres qui devaient avoir un avenir étonnant. Pourtant il mourut pauvre et obscurément, sans savoir qu'il avait découvert l'Amérique.

Mais les Espagnols continuaient à naviguer sur leurs lentes caravelles : Alonso de Hojeda et Amerigo Vespucci côtoient le Venezuela. Vincent Yanez Pinzon passe devant l'embouchure de l'Amazone. En 1512, Juan Ponce de Léon découvre la Floride, l'année suivante Vasco Nunez de Balboa du haut d'une montagne aperçoit l'Océan Pacifique. Il fallait trouver la route aux épices, ce fut Magellan qui la trouva.

Ces explorations ne sont que les préliminaires aux vastes conquêtes du Mexique, du Pérou, du Chili par Cortès, Pizarro, Pedro de Valdivia et Garcia de Mendoza. Certes, toutes réserves doivent être faites sur la cruauté, la soif de l'or, l'exaltation mystique et imitoyable des conquistadores : l'audace demeure.

Vais-je enfin me décider à parler de la suite des rois ? de Charles-Quint ? de Philippe II ? de cette puissante maison d'Autriche qui se constitue en 1517 et dure deux siècles ? Ce Charles qui vient des Flandres, escorté de gentilhommes qui ne parlent pas l'espagnol et qui dépense tant d'argent pour se faire nommer empereur ? Ce Philippe qui s'efforce d'extirper l'hérésie de ses pays et les épuise ? Mais non, l'histoire de la continuité de l'Espagne est ailleurs. Elle est dans la révolte des *Comuneros* de Castille, dans celle des *Germanias* de Valence et de Majorque. Il y avait de très anciennes coutumes démocratiques en Espagne : les Cortès de Léon, par exemple, dataient du XII^e siècle. Donc, dans le but de se faire nommer empereur, Charles I^{er}, sans consulter les Cortès, avait décidé de partir pour l'Allemagne. Et naturellement de nouvelles contributions devaient assurer les frais de son couronnement. Les Cortès d'abord refusèrent, puis cédèrent. Mais les villes ne l'entendirent point ainsi. Une révolte éclata en Castille. Une *Santa Junta* fut constituée, qui établit des cahiers de doléances et envoya des délégués au roi. Ces réclamations étaient surtout politiques, mais, à Majorque, à Valence, elles revêtirent un caractère social. L'impôt pesait beaucoup plus lourd sur les pauvres que sur les riches. L'immoralité des fonctionnaires était connue de tous, sans que personne songeât à intervenir. C'était en plein XVI^e siècle les luttes du moyen âge qui continuaient. Elles devaient couvrir durant les siècles suivants et éclater brusquement quand l'asservissement devint intolérable.

1640 : Pour faire face aux guerres extérieures, les Habsbourg prennent des mesures attentatoires aux privilèges locaux. On ne convoque plus les Cortès, on nomme des fonctionnaires étrangers : les paysans des montagnes de l'Ampuran, qui, chaque année, descendaient en Catalogne pour se louer comme moissonneurs, se révoltent au cri de : « A mort le mauvais gouvernement ! » Ce sont les *segadores* qui donnent le signal d'une guerre qui devait durer dix-neuf ans.

1812 : les Cortès avaient établi une constitution libérale, à laquelle le roi Ferdinand VII, exilé à Valençay par Napoléon, avait prêté serment. Mais un serment n'est pas ce qui coûte le plus, et de retour en Espagne, Ferdinand VII décida de régner comme ses prédécesseurs, c'est-à-dire comme bon lui semblait. Il fit emprisonner les libéraux, rétablit l'Inquisition, la censure, exhuma tous les vieux privilèges qu'on croyait morts : le gouvernement de la *Camarilla* était le plus sot et le plus absolu que l'Espagne eût jamais connu.

En 1820, un jeune Asturien, don Rafael del Riego, se révolta avec ses soldats pour défendre la constitution. La Corogne, les Asturies, Saragosse, la Navarre, Valence se joignirent au mouvement. Ferdinand VII, épouvanté, prêta une seconde fois serment à la constitution. Ce fut alors de l'enthousiasme : tous les villages avaient leur « place de la Constitution » et les paroissiens exigeaient de leur curé qu'il commentât la Constitution aussi bien que l'Evangile. Les Cortès se réunissaient ; les partis s'organisaient. Mais, en sous-main, le roi encourageait la réaction. La guerre civile éclata. La réaction, à elle seule, ne pouvait venir à bout de l'Espagne. Aussi sollicita-t-elle l'appui de Louis XVIII ; et Louis XVIII, point fâché de combattre un mouvement qui pouvait, par contagion, venir ébranler son propre trône, envoya en Espagne une armée de 100.000 hommes pour rétablir « l'ordre ». Ils y parvinrent, parce que les généraux espagnols trahirent le peuple d'Espagne... (Suite page 16.)

L'ESPAGNE NOUVELLE



Le général Miaja, glorieux chef des armées du Centre, symbole de la résistance de Madrid.

L'UN des « miracles » accomplis par l'Espagne Républicaine c'est l'organisation en pleine guerre d'une véritable armée moderne.

Le mot *miracle* n'est certainement pas trop fort pour qualifier cette œuvre d'organisation militaire unique dans l'histoire qui stupéfie tous les techniciens étrangers.

Aucun d'entre eux, qu'il soit plutôt enclin à sympathiser avec l'un ou l'autre des camps espagnols, ne doute aujourd'hui de la qualité des brigades et divisions de l'armée populaire espagnole.

Depuis le 25 juillet 1938, depuis l'éclatant succès remporté par l'infanterie républicaine, malgré la disproportion énorme qui subsiste toujours à son détriment, en ce qui concerne l'armement et les munitions, elle s'est révélée l'égale des meilleurs fantassins de l'histoire : des Français de Verdun, des Allemands de la Somme, en résistant victorieusement aux contre-offensives successives, montées par Franco, grâce à un déploiement sans précédent dans la guerre d'Espagne d'artillerie et d'aviation.

Et pourtant, lorsqu'au lendemain de la rébellion des généraux traîtres à leur serment, la République espagnole a dû faire face à l'agression du fascisme international, elle ne disposait pour ainsi dire d'aucune armée, d'aucune force militaire régulière. Inutile de reproduire ici les chiffres déjà connus et maintes fois publiés et qui traduisent l'effroyable situation dans laquelle se trouvait la République espagnole à la fin de juillet 1936.

On sait comment les grandes villes : Madrid, Barcelone et Valence restèrent au pouvoir des républicains : c'est l'élan héroïque du peuple tout entier soulevé contre le coup d'état fasciste qui réduisit, au prix de sacrifices inouïs, les forces militaires entraînées dans l'aventure par les généraux.

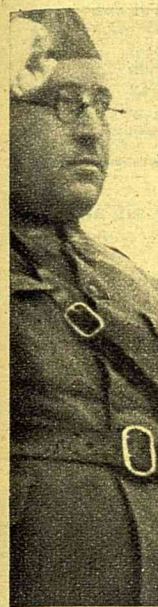
Mais Franco disposait des troupes marocaines, de la Légion étrangère, le fameux « Tercio » ; il disposait de l'appui de quelques dizaines de milliers d'officiers et sous-officiers licenciés en 1931-1932, dans les premières années de la République ; il disposait de l'aide technique de l'Allemagne hitlérienne et de l'Italie mussolinienne. Il commençait, dès le début d'août, sa marche de Séville sur Badajoz, et au delà, par l'Estrémadure et la vallée du Tage, sur Madrid.

Comment le Gouvernement républicain est-il parvenu à opposer à l'armée fasciste qui disposait des vieilles troupes de choc de l'armée espagnole et de la presque totalité des anciens cadres militaires de l'Espagne, une armée populaire toute nouvelle qui de mois en mois progressait dans l'art militaire et est aujourd'hui parvenue, sinon à la victoire, du moins à imposer sur le champ de bataille sa volonté à l'adversaire ?

Une étude complète de la création et du développement de l'armée populaire dépasserait le cadre de cet article. Qu'il nous soit donc permis de

La RÉP

Le Président des chefs de cours de la cé De gauche à Modesto, le P



schématiser, de création

En gros, on la période d spontané des milices ; nisation des velle armée création des d'une armée

La première spontanée de Mais bientôt qu'à l'armée opposer, sous seul héroïsme

Organiser semble insol d'aucun cadr fidèles sont partis, aux o leurs dirigea dres des bata

Leur origin cains, anarch ou de l'autre ou C.N.T. Ils pements d'in

Nul ne se organisation l'origine, le toute guerre. de milices de

M A D GUAI

Lorsqu'en par les la plus d'un e serait il Les p litaires

longèrent la pour les symp République, il miliciens, don d'un fusil, pu une armée de par des chefs Riff et avaien La prise de mée d'Afrique

Une merveille

offerte gratuitement

Pour chaque abonnement ou réabonnement à "Regards", nous faisons cadeau de l'Almanach Ouvrier et Paysan 1939 qui cette année est une véritable encyclopédie de 416 pages

N'attendez pas !

Tarif des abonnements

FRANCE - COLONIES :
3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr. - Un an : 58 fr.
PAYS DE L'UNION POSTALE :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
AUTRES PAYS :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

« REGARDS », 53, rue de Chabrol, PARIS. Compte chèque-postal PARIS 1715-54.

La RÉPUBLIQUE a forgé

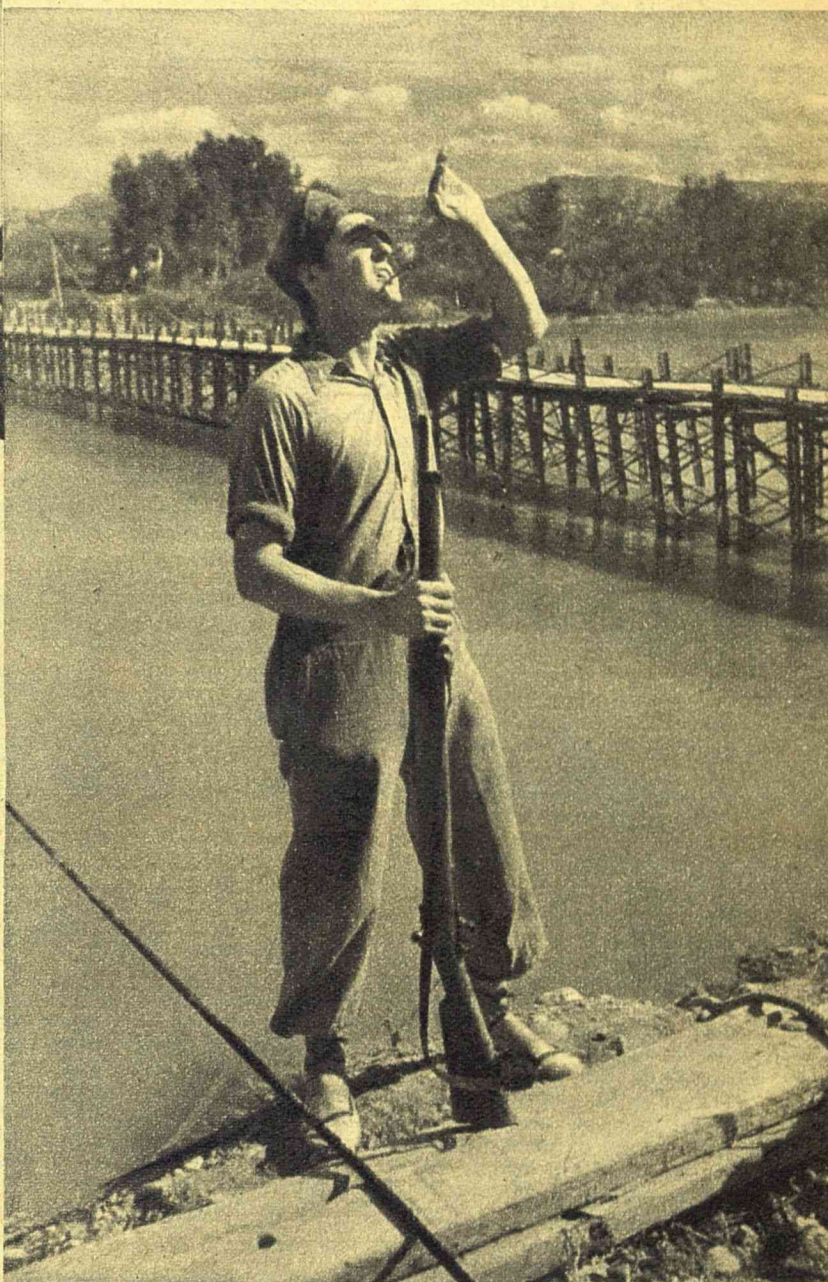
UNE ARMÉE POPULAIRE UNE ARMÉE MODERNE

Le Président Négrin, entouré de quelques-uns des chefs de la jeune armée républicaine, au cours de la cérémonie d'adieu des volontaires. De gauche à droite : le général Rojo, le colonel Modesto, le Président Négrin, le général Lister.



par V. GAYMAN

Un soldat veille, non loin d'un pont jeté sur l'Ebre par les Républicains.



schématiser, si nous osons dire, cet immense effort de création de la nouvelle armée populaire.

En gros, on peut distinguer 4 périodes. D'abord, la période de l'improvisation et du mouvement spontané des masses; en second lieu, la période des milices; en troisième lieu la période de l'organisation des premières unités régulières de la nouvelle armée : les brigades; enfin, la période de création des grandes unités et des grands services d'une armée moderne.

La première période, celle de l'improvisation spontanée des masses dura jusqu'à la fin de juillet. Mais bientôt le Gouvernement espagnol comprend qu'à l'armée dont Franco disposait il lui fallait opposer, sous peine de mourir, autre chose que le seul héroïsme des masses.

Organiser une armée ? Comment ? Le problème semble insoluble. Le Gouvernement ne dispose d'aucun cadre militaire. Les sous-officiers restés fidèles sont au front. On va donc s'adresser aux partis, aux organisations de front populaire. C'est leurs dirigeants qu'on chargera de former les cadres des bataillons de miliciens.

Leur origine : communistes, socialistes, républicains, anarchistes. Ils relevaient tantôt de l'une ou de l'autre des organisations syndicales : U.G.T. ou C.N.T. Ils étaient parfois formés par des groupements d'intellectuels antifascistes, etc...

Nul ne se dissimulait à l'époque qu'une telle organisation ne pouvait permettre d'instituer, dès l'origine, le commandement unique nécessaire à toute guerre. Et nul doute que cette organisation de milices de partis ou de syndicats ne perpétuait

au sein de l'armée, la division entre partis, suivant les opinions politiques existant au sein du peuple espagnol. Mais il n'y avait pas d'autre solution puisque, faute de cadres militaires fidèles à la République en nombre suffisant, force était bien au Gouvernement républicain de s'appuyer sur les cadres politiques ou syndicaux. Dans cette période des milices, un rôle de tout premier plan a été joué par le valeureux 5^e régiment.

Le 5^e régiment était une organisation de milices dirigées par le Parti communiste. Mais, très rapidement, elle contient dans son sein non seulement des communistes ou des sympathisants communistes mais des travailleurs, ouvriers, paysans, intellectuels, venus de tous points de l'horizon politique espagnol. Pourquoi ? parce que, dès le début d'août 1936, les bataillons de miliciens du 5^e régiment avaient prouvé leur supériorité sur la plupart des autres formations de milices, notamment en ce qui concerne la discipline et l'organisation du ravitaillement en vivres et en munitions.

C'est de ce 5^e régiment et de ces bataillons de milices que sont sortis par exemple un grand nombre de chefs les plus glorieux de l'armée po-

MADRID - TERUEL GUADALAJARA - L'EBRE

grandes victoires d'une jeune armée

par le Lt-Colonel J. VINCENT

LORSQU'EN fin juillet 1936, le mouvement dirigé par les généraux espagnols fut connu, l'opinion la plus répandue était qu'il ne s'agissait que d'un « pronunciamiento » et que l'affaire serait liquidée rapidement.

Les premiers contacts, dans lesquels les militaires n'eurent point toujours le dessus, prolongèrent la durée de l'affaire. Néanmoins, même pour les sympathisants du gouvernement légal de la République, il apparaissait comme impossible que des miliciens, dont la plupart savaient à peine se servir d'un fusil, puissent offrir une résistance sérieuse à une armée de métier, instruite, organisée, commandée par des chefs qui avaient participé aux opérations du Rif et avaient acquis une réputation assise.

La prise de Tolède et de l'Alcazar, l'arrivée de l'armée d'Afrique étaient considérées comme le signal pré-

curseur de la fin de la guerre civile. L'occupation de Madrid devait être l'acte décisif qui sanctionnerait la réussite complète des « nationalistes ».

Et cependant, la guerre dure depuis plus de 27 mois. Non seulement le gouvernement de la République existe toujours, mais encore il a, au cours de cette longue période, remporté des victoires remarquables qui méritent de retenir l'attention, car elles constituent l'ossature de la lutte et sont destinées à occuper une place importante dans l'histoire de l'art militaire. **MADRID**

Au début de la deuxième quinzaine d'octobre 1936, l'armée insurgée placée sous le commandement tactique du général Mola se portait sur Madrid, en quatre colonnes, composées chacune d'une division. Après avoir bousculé les arrière-gardes gouvernementales, elle arriva en vue de Madrid.

Le général Mola essaya d'enlever la capitale de vive force et, avec tous les éléments dont il disposait, prononça une attaque axée sur la route de Tolède à Madrid, en direction des faubourgs ouvriers de la vieille Cité. Les unités d'assaut enlevèrent d'un seul bond Carabanchel Alto, mais l'élan des Maures et des légionnaires fut brisé à Carabanchel Bajo.

Dans ce village, chaque pierre des maisons démolies par l'artillerie, chaque arbre étaient devenus une forteresse, qu'un milicien ayant fait le sacrifice de sa vie défendait jusqu'à sa dernière cartouche et ensuite au couteau, car, le plus souvent, il ne possédait pas de baïonnette. Le Manzanarès ne put être atteint par les assaillants. Les troupes franquistes durent s'arrêter pour se regrouper et recevoir des renforts.

C'était un succès pour le gouvernement de la République, mais aurait-il un lendemain ?

L'armée loyale obligée de faire face sur un front fort étendu ne dispose que de réserves insignifiantes. Il existe bien dans Madrid un grand nombre d'hommes valides, cependant les lois en vigueur ne permettent de les incorporer que comme volontaires et d'ailleurs il n'y a plus de fusils à leur distribuer. Le nombre des armes automatiques en service est fort restreint. Les magasins sont vides. L'artillerie légère (75 Français et 77 Allemand) ne se compose que de batteries de trois pièces. Quant à l'artillerie lourde, elle se réduit à quelques canons.

Un léger renfort arrive heureusement : la première brigade internationale. Son effectif atteint à peine 2.000 hommes répartis en trois petits bataillons d'infanterie, une batterie de 77, un peloton de 30 cavaliers.

pulaire espagnole : *Modesto*, commandant en chef de l'armée de l'Ebre; *Lister*, commandant de corps d'armée, comme *Duran* ou *Campeano*, et bien d'autres, sont d'anciens commandants des bataillons de miliciens du 5^e régiment, et nul d'entre eux cependant n'avait été soldat, et à plus forte raison sous-officier ou officier avant le 18 juillet 1936.

La période des milices qui a commencé en août 1936, va s'étendre jusqu'à la fin de cette même année. Cependant, dès la fin d'octobre 1936, le Gouvernement décide la création, d'abord de 10, puis, bientôt, de 15 brigades qui vont constituer les premières unités régulières de l'armée espagnole. Les brigades internationales qui se constituent en Espagne à partir de la fin octobre 1936 seront 5 de ces 15 premières unités régulières de la nouvelle armée de la République espagnole.

Une brigade, c'est une unité à peu près analogue à ce qu'on appelle en France un régiment; au moins en principe, car, faute d'armement, notamment de mitrailleuses, de fusils-mitrailleurs, de mortiers et d'armement antichars, une brigade espagnole de l'hiver 1936-1937 était bien inférieure, en puissance de feu, à un régiment français. Quoi qu'il en soit, c'est avec ces brigades (et naturellement l'appui des bataillons de miliciens encore existants) que la jeune armée républicaine va repousser la grande offensive de Franco contre Madrid, en novembre-décembre 1936, puis en février va faire front sur le Jarama et, en mars 1937, infliger aux divisions italiennes la sanglante défaite de Guadalajara.

Entre-temps, depuis octobre 1936, se poursuit la formation de nouvelles brigades et, avec le printemps de l'année 1937 va s'ouvrir la 4^e période : celle de l'organisation et de la création des grandes unités de l'armée républicaine.

Il s'agit maintenant de créer les grandes unités d'une armée moderne : les divisions et les corps d'armée. En même temps il faut réorganiser tous les grands services de l'armée : service sanitaire, intendance, transports, transmissions, fabrications, etc... Sans doute, au début, divisions et corps d'armée ne furent-ils que la réunion, sous un même chef, de 3 ou 4 brigades, sans qu'il ait été possible d'adjoindre aux chefs l'état-major indispensable, et à la grande unité les éléments des différentes armes, autres que l'infanterie ou les services indispensables à une division ou à un corps d'armée. Mais, peu à peu, ces lacunes se comblent et, en 1938, c'est une véritable armée moderne qui combat en Catalogne, en Aragon, dans le Levant, en Castille ou en Andalousie pour la défense des libertés du peuple d'Espagne contre l'agression du fascisme international.

Telles sont, schématiquement exposées, les grandes étapes du développement de l'armée populaire espagnole. Mais, pour être exact, *en gros*, ce schéma a le défaut de laisser dans l'ombre l'une des difficultés les plus importantes que le Gouvernement ait eu à surmonter pour réaliser l'armée populaire : le problème des cadres.

Nous avons dit plus haut comment, faute de cadres militaires, le Gouvernement confia aux Partis et aux Organisations du Front Populaire le soin de constituer des bataillons de miliciens et de les encadrer. Pour passer du stade des milices au stade des brigades, le Gouvernement dut, dès l'hiver 1936, organiser les premières écoles d'officiers, et c'est avec ces jeunes officiers formés en trois mois, et dont la majorité était prise parmi les combattants des premiers jours et des premières semaines de la guerre civile, que furent encadrées, en 1937, les brigades de l'armée républicaine.

des détachements du Génie et des transmissions, des services d'intendance et de santé.

Le 6 novembre, M. Largo Caballero, président du Conseil, décide de transporter le siège du gouvernement à Valence et de confier au général Miaja le commandement de la défense de la capitale. Le général Miaja réunit les chefs des partis politiques et constitue une junte de défense, dont il prend la présidence.

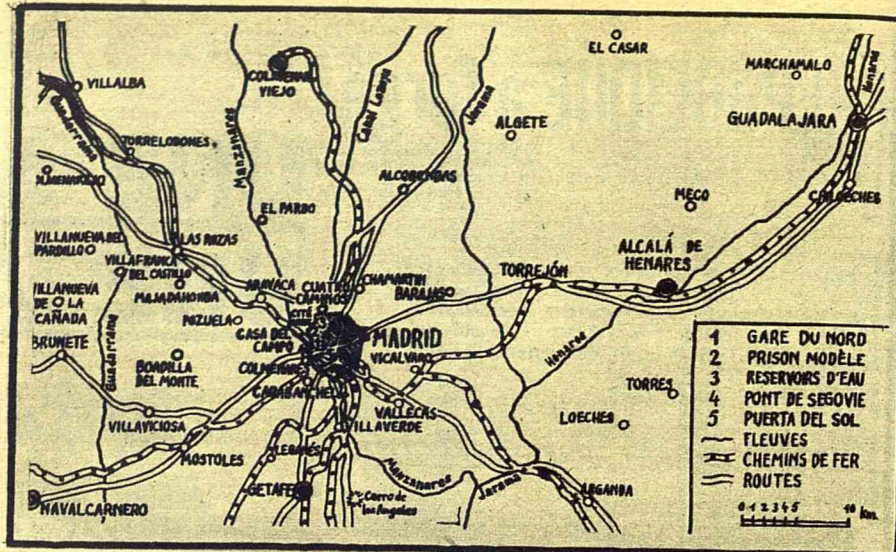
Le 7 novembre, la bataille recommence. Les troupes franquistes prononcent leur effort principal à l'ouest de la capitale et réussissent à s'infiltrer dans *Casa de Campo*.

La position est avantageuse. Les larges avenues et les immenses places de la *Cité Universitaire* permettent l'utilisation d'une artillerie, nombreuse et puissante pour appuyer l'infanterie.

Le 12 novembre, à la suite d'une attaque violente, les insurgés parviennent à prendre pied dans la *Cité Universitaire*, mais ne peuvent progresser jusqu'aux premières maisons de Madrid. Ils sont arrêtés à la place Moncloa, dont une contre-attaque d'un bataillon les rejette immédiatement. Afin d'essayer de compenser cet échec, le général Franco ordonne le premier bombardement massif de la capitale. Par une belle nuit étoilée, tous ses avions déversent des tonnes d'explosifs sur les quartiers ouvriers et commerçants et sur l'avenue Conde de Pelavez.

Les victimes civiles sont nombreuses. Les dégâts matériels importants. Les bombes employées ont une puissance de pénétration considérable : des cadavres sont relevés dans les caves de maisons à six étages ; un entonnoir, d'environ 2 m. 50, a été creusé sur la Plaza del Sol.

Plan de Madrid et de ses environs.



Ci-dessous : Une image de la guerre d'Espagne qui évoque de façon saisissante des souvenirs de 1914-18.



Ci-dessous : Après la débâcle de Guadalajara la route est jonchée de camions détruits et de matériel de toute sorte, abandonnés par les Italiens dans leur fuite.



Guadalajara, Brunete, Belchite, Teruel sont les noms des batailles victorieuses que la jeune armée républicaine et ses jeunes cadres livrèrent aux premiers jours de l'année 1937.

Par la suite, le Gouvernement républicain organisa à côté des écoles d'officiers subalternes, des écoles techniques d'artillerie, génie, transmission, etc..., des écoles d'officiers d'état-major, et l'exploit réalisa le 25 juillet dernier lors du passage de l'Ebre, prouva au monde entier que le jeune état-

major de l'armée populaire espagnole avait acquis une technique et une science militaires avec lesquelles il fallait désormais compter.

Mais l'armée populaire espagnole comporte, à côté de ses cadres militaires, un autre cadre dont le rôle a été prépondérant dans toute la formation de l'armée républicaine espagnole. Nous voulons parler du cadre des *commissaires délégués de guerre*.

On ne dira jamais assez quel rôle énorme ont joué les commissaires des compagnies, des bataillons, des brigades, des divisions, des corps d'armée, d'armées, tout au long de la guerre et de ses différentes phases. Les commissaires de l'armée espagnole ont été les animateurs du moral de la troupe. C'est à eux qu'incombait la charge de faire comprendre à chaque soldat, un peu mieux, chaque jour, pourquoi il se battait. C'est à eux qu'incombait la charge de faire comprendre à un peuple à qui la notion de discipline était presque étrangère, l'importance et la nécessité de la discipline. C'est à eux qu'incombait la charge de faire comprendre à chaque combattant, en dépit de la supériorité du matériel de l'adversaire, que la victoire devait rester en fin de compte au peuple espagnol puisqu'il avait la volonté de vaincre, puisqu'il était prêt à tous les sacrifices, puisqu'il était uni contre l'envahisseur fasciste. Les commissaires délégués de guerre avaient adopté pour devise celle d'un commissaire délégué, Juan Belmonte : « *Le premier à l'attaque, le dernier dans la retraite* ».

Juan Belmonte est tombé en février 1937 sur le Jarama. Ses dernières paroles ont été : « *Vous direz que j'ai été fidèle à la devise des commissaires, que j'ai été le dernier dans la retraite.* »

Juan Belmonte pouvait alors parler de « *retraite* ». Le cas n'était pas rare où les bataillons de miliciens, mal encadrés, démoralisés par les obus ou les bombes d'avions, « *ne tenaient pas* », battaient en retraite.

Aujourd'hui, l'armée républicaine espagnole sait « *tenir* ». Elle n'abandonne un pouce de terrain que si elle en a reçu l'ordre du commandement, et après avoir infligé à l'ennemi des pertes cruelles.

L'armée de Franco l'a appris à ses dépens dans la bataille de l'Ebre.

V. GAYMAN.

Et depuis, presque chaque jour, les bombardements aériens recommencent. Ils sont complétés par le tir systématique des canons à longue portée sur la Calle Mayor et les artères avoisinantes. Les insurgés emploient des obus incendiaires et les immeubles flamment les uns après les autres. Ces procédés de terreur n'obtiennent pas l'effet escompté. La population de Madrid affirme plus que jamais sa volonté ferme de vaincre ou de mourir.

Les troupes en contact se livrent des combats acharnés. Dans la *Cité Universitaire*, les magnifiques bâtiments destinés aux recherches scientifiques et aux progrès de la civilisation, sont tour à tour pris et repris par les uns et par les autres. Dans certains coins, il y a une telle accumulation de cadavres qu'il est impossible de s'en approcher.

Les insurgés essaient à plusieurs reprises de déborder la Capitale, encore plus à l'ouest et de couper les communications établies par la route de la Corogne. Toutes leurs tentatives sont vaines. Vers le 12 décembre 1936, malgré des pertes considérables, ils n'ont pu réussir aucune de leurs entreprises.

Quant aux gouvernementaux, s'ils ont réussi à arrêter l'adversaire, ils ne sont pas en mesure de prendre, à leur tour, l'offensive. Aussi, des deux côtés, est-on réduit à s'enterrer. C'est une guerre de tranchées qui commence : elle dure depuis deux ans.

Madrid est toujours au pouvoir de l'armée républicaine.

GUADALAJARA

Depuis le 1^{er} janvier 1937, l'aide étrangère au général Franco s'est intensifiée. De nombreux spécia-

listes allemands sont venus encadrer et gonfler ses effectifs. Mussolini a mis à sa disposition des divisions italiennes entières, amplement pourvues de matériel. L'état-major franquiste est donc en mesure de monter une attaque de grande envergure, qui, partant de la région de Guadalajara, se porterait sur Madrid avec une rapidité foudroyante et, se présentant au nord-est de la capitale, prendrait à revers tout le système défensif des gouvernementaux.

L'affaire fut déclenchée par surprise et uniquement avec des troupes motorisées : chars d'assaut, voitures blindées, suivis d'unités transportées en camions.

Le front républicain plia sous le premier choc, mais ne se rompit point, et, en se détendant, à son tour, culbuta cette accumulation de voitures automobiles dont l'excès fut une des causes de la défaite.

L'opération de Guadalajara est la première affaire où de grandes unités motorisées ont été lancées dans la bataille et la victoire est restée aux troupes gouvernementales qui combattaient à pied. D'aucuns se sont étonnés d'en déduire la faillite de la motorisation. Il semble que ce soit là une conclusion un peu hâtive. En effet, pour obtenir le succès, il ne suffit pas d'avoir à sa disposition un matériel considérable, il est indispensable de savoir l'employer et de l'utiliser avec un personnel possédant un moral élevé. Ce qui ne paraît pas avoir été le cas à Guadalajara, si l'on tient compte du nombre considérable des prisonniers capturés et du fait qu'un général italien, exerçant un commandement important s'est suicidé de désespoir.

Quoi qu'il en soit, Guadalajara est une indiscutable victoire de l'armée républicaine.

Les CHAMPS et les USINES

par B. GAUTHIER

Vous souvient-il encore de ces paysans de l'Espagne du Nord qui, pour se soustraire au joug des envahisseurs, quittèrent leurs terres et emmenant avec eux leurs pauvres hardes, accompagnés de leurs mulets et de leurs troupeaux de chèvres et de vaches, traversèrent la France pour se rendre dans l'Espagne espagnole, celle du gouvernement républicain ?

D'où vient-il que les paysans espagnols — sans parler des ouvriers — sont si fortement attachés à la République ? Comment expliquer le fait que le territoire contrôlé par cette dernière, bien qu'il ne comprenne qu'un tiers du pays, abrite aujourd'hui plus de la moitié de la population, alors que dans l'Espagne envahie par les troupes hitléro-mussoliniennes, des villages entiers sont déserts et que les chemins de fer n'y fonctionnent que grâce au concours du personnel allemand importé du Reich ? Le miracle de la résistance unanime du peuple espagnol appelle notre réflexion d'autant plus qu'à part les

fort émouvante le sort de ces paysans :

- Qui laboure la terre, maman, lorsque la bise mordante blesse la chair que recouvrent des chemises d'un tissu mauvais ?
- Par qui, mon fils, veux-tu qu'elle soit labourée ? Par celui qui laboure, le laboureur.
- Qui enseme la terre, maman, lorsque le vent nocturne arrive caché dans la brume chantant son air caressant ?
- Par qui, mon fils, veux-tu que la terre soit enssemencée ? Par le semeur.
- Qui nettoie les champs lorsque les mauvaises herbes, telles des [aiguilles] poussent du sol qui les recouvre ? Qui les arrache les chardons ? C'est le paysan qui le fait.
- Qui fauche, sans se lasser, la moisson sous un soleil de plomb, arrosant la terre sèche de la pluie de sa bonne sueur ? Qui rassemble les gerbes ?
- Quelle question. Le moissonneur.
- Qui bat le blé avec le fléau ? Le batteur.
- Qui transforme le grain en farine, en le [moulant] ? Le meunier.
- Qui cuit le pain dans le feu du fourneau ? Le boulanger.
- Et qui est-ce qui le mange ensuite ?
- Tais-toi, mon fils ? Que sais-je ?

Les paysans n'avaient pas de terres et gémissaient sous le fardeau des impôts; de véritables corvées remontant aux ^x, ^x siècles, étaient imposées à un grand nombre d'entre eux. Leur misère était si grande que, pour ne citer qu'un exemple, encore en 1933, dans la région de Ciudad Real, au sud de Madrid, les paysans mouraient littéralement de faim.

« Actuellement, il n'y a plus, dans ce village, ni travailleurs agricoles, ni bergers. Il ne reste plus que des squelettes humains dont les forces sont épuisées par la misère et par la faim, par l'état de leurs enfants qui n'ont rien à manger... L'herbe, les chardons, les racines, c'est la nourriture de la plupart des habitants de ce village d'Estrémadure. Depuis plus de 5 jours, déjà, la boulangerie est surveillée par les gendarmes, afin de la protéger contre l'attaque de la population affamée. »

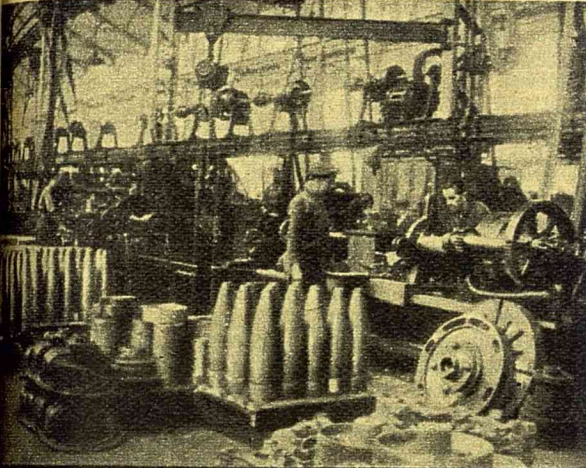
Telle fut la condition des paysans, vue par des journaux qui étaient loin d'être d'extrême gauche. Pour le dire en un mot : tandis que des nobles possédaient des terres d'une superficie allant jusqu'à 80.000 hectares — la propriété paysanne ne dépassait pas en moyenne trois hectares. Et nous ne disons rien des métayers et des millions d'ouvriers agricoles. Il faut remarquer — et c'est une leçon à retenir — que si les grands propriétaires ont pu, en 1936, relever la tête en organisant la guerre civile, c'est que jusqu'à ce moment la République s'était montrée très timide, n'ayant pas osé introduire dès la chute de la royauté une véritable réforme agraire.



La culture du riz dans la région de Valence.

Cependant, à partir de février 1936, la situation changea lorsque les paysans, mus par une impatience trop justifiée, passèrent eux-mêmes à l'action. Et depuis juillet 1936, les paysans ont pu compter sur l'appui sans réserve du gouvernement et, en particulier, de son ministre de l'Agriculture, Uribe. Le 7 octobre dernier, deux ans se sont écoulés depuis la mémorable séance des Cortès, qui adopta, sur la proposition d'Uribe, la loi agraire. Elle stipule dans ses articles principaux que les propriétaires fonciers ayant participé directement ou indirectement à l'insurrection contre la République sont expropriés par l'Etat et que leurs terres sont remises, pour l'usufruit, « aux ouvriers et aux paysans des communes intéressées ou des communes limitrophes ». En vertu de cette loi, qui n'a rien de spécifiquement socialiste ou communiste, puisqu'elle ne fait qu'app. quer les principes de 1789, 46.896 propriétés (sans compter d'ailleurs la Catalogne et l'Aragon) ayant une superficie totale de plus de quatre millions d'hectares, furent expropriées. Inutile de dire que l'on respectait les petits propriétaires et les métayers dont les lopins de terre furent même, le cas échéant, arrondis.

(Suite page 14.)



Nuit et jour l'on tourne des obus



Dans les fabriques de munitions, les femmes remplacent les hommes qui sont au front.

cas de la Révolution française et de la Révolution russe, les réacteurs ont toujours réussi, au cours de l'Histoire, à fonder leur pouvoir, provisoirement il est vrai, sur la discorde entre populations urbaines et rurales. N'oublions pas non plus que trop souvent, dans certains pays, la démagogie fasciste s'est avérée redoutablement efficace, tandis qu'en Espagne elle parvient, aussi peu que les bombardements, à briser le moral du peuple.

Tout cela s'explique, dans le fond, d'une façon fort simple : les Espagnols, les habitants des villes comme ceux des campagnes, défendent la République avec tant d'ardeur parce que son gouvernement a appliqué en très grande partie le programme du *Frente Popular*. On lutte avec enthousiasme quand on a quelque chose à défendre. La République du Front Populaire l'a compris et a donné ainsi aux masses espagnoles une arme invincible.

Il est difficile de se faire une idée de ce que fut la vie des paysans d'Espagne avant l'avènement de la République, et surtout avant l'application du programme du Front Populaire. Ils connaissaient la triste vie des paysans français avant 1789, celle des paysans russes avant 1917. Une romance espagnole composée pendant la guerre civile décrit d'une façon



Le travail dans une usine de guerre

Élan vers la culture

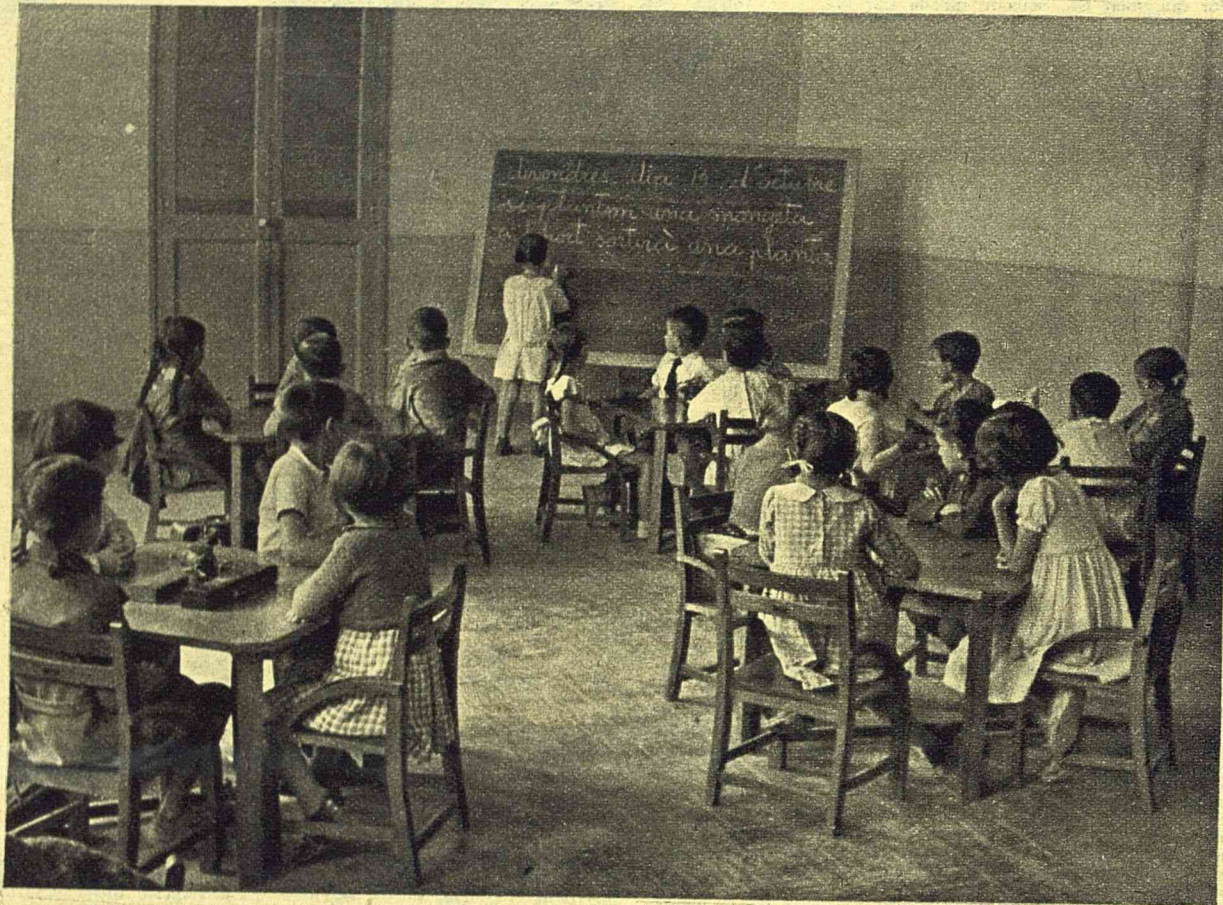
A MIO HIJO, mon fils...

Dans cet hôpital de Barcelone, la milicienne de la culture me montre le cahier d'un blessé. Ce sont encore les hésitations informelles d'une main malhabile. *Mio hijo*, commence une ligne et s'arrête. L'o de *mio* a été escamoté pour passer plus vite au mot essentiel : *hijo*, mon fils...

Il y a deux semaines, ce paysan andalou était encore analphabète. Maintenant, il commence à lire, il commence à écrire. Demain, il pourra écrire à sa femme, à son fils. C'est ce désir qui, d'abord, les tient : pouvoir communiquer avec ceux qu'ils aiment et dont la guerre les sépare. Mais tout de suite après, cet autre

Rien n'est plus touchant peut-être que ces témoignages pendus aux tableaux muraux organisés dans certaines divisions, comme des ex-voto à des autels : « Maintenant, je peux écrire à ma famille. Auparavant, j'étais un analphabète » ; ou bien : « grâce aux miliciens de la culture, j'ai appris à écrire. Il me semble maintenant que je défends mieux notre cause... »

C'est sur le plan psychologique et individuel qu'il faut comprendre ce qu'est pour chaque homme la guérison de l'analphabétisme. Mais les statistiques, dans leur sécheresse, nous montrent la multiplication du miracle humain. Le Ministère de l'Instruction Publique nous a communiqué les chiffres suivants : 2.527



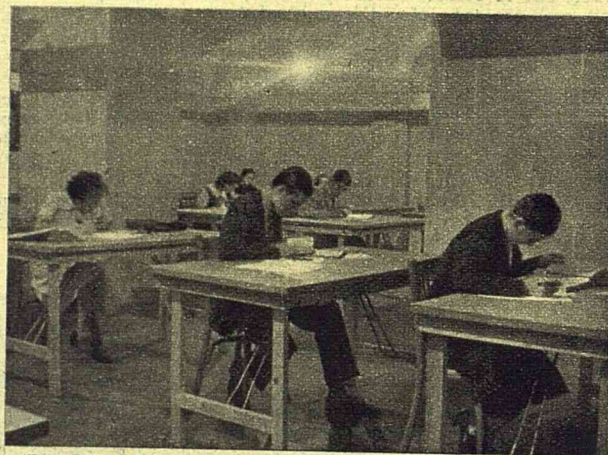
La République assure avec amour l'instruction des petits, espoir de l'Espagne de demain.

désir qui n'est pas moindre : la curiosité des livres qu'il faut lire pour savoir, pour comprendre, pour que, quand la guerre sera finie, gagnée, puisse commencer une nouvelle vie, naître un nouvel homme.

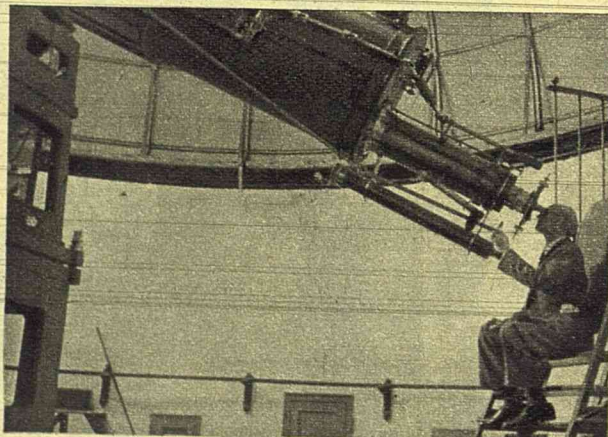
Cet élan vers la culture, cette montée de tout un peuple qui veut savoir en pleine guerre, pour qui et pour quoi il se bat, et à qui une organisation comme *Cultura Popular* en donne les moyens, est peut-être ce qu'il y a en Espagne républicaine, avec l'aide à l'enfance, de plus significatif. Ce désir, cet élan, on les retrouve partout. Dans les casernes, dans les hôpitaux, dans les usines, sur le front même, c'est la bibliothèque, la salle de classe que l'on vous montre avec le plus de fierté, car cela donne le sens, la direction, pleinement humaine, de la lutte.

A la caserne modèle Fermin Salvachea, le lieutenant-colonel m'a conduit tout de suite à la salle de classe. Sur les murs sont écrits : « L'ignorance est l'alliée du fascisme » ; « le fusil pour obtenir la victoire, le livre pour l'affirmer ». A côté, il y a une salle de dessin et de moulages ; plus loin, la bibliothèque où voisinent Cervantès, Dickens, Plutarque. Le lieutenant-colonel me raconte une anecdote en soi bien significative. Sa femme était professeur de chant. Un jour, un carabinier est venu trouver l'officier et lui a dit : « Est-ce qu'il ne serait pas possible que votre femme nous enseignât le chant ? Nous chantons d'instinct, mais nous ne savons pas les notes, ni comment un chant est fait. C'est cela aussi que nous voudrions apprendre... »

Les cours ne se font pas seulement à l'arrière. Ils ont lieu jusque sur le front. Les miliciens de la culture sont aussi une armée de première ligne. Ils prennent tantôt un fusil, tantôt un livre, selon « qu'il faut obtenir la victoire ou l'affirmer ». Et lorsqu'on est au repos, dans les champs d'oliviers, on voit les miliciens de la culture sortir un livre de leur poche et enseigner à ces hommes durs qui se penchent, avides de découvrir à travers le texte écrit les raisons pour lesquelles on le leur cachait... Sept miliciens de la culture sont morts dans l'offensive de l'Ebre, des hommes pour qui il n'y avait sur tous les fronts qu'un seul combat.



Les Facultés, en pleine guerre, fonctionnent de leur mieux. Ces étudiants passent leur examen d'entrée à l'Université de Barcelone... dans une cave aménagée, afin de n'avoir pas à chercher d'abri en cas de bombardement.



Les savants poursuivent leurs travaux à l'Observatoire de Barcelone.

écoles ont été créées dans les tranchées et les casernes : 105.328 soldats y ont appris à lire ; 997 bibliothèques ont été organisées. Une bibliothèque circulante de 4.000 volumes parcourt le front.

Cette montée de tout un peuple vers la culture trouve son expression la plus parfaite dans la création des *Instituts ouvriers*. Ils fonctionnent à Valence, à Sabadell, à Madrid, à Barcelone. Ils ont pour but de permettre à de jeunes ouvriers et paysans, qui n'avaient pu poursuivre leurs études, de passer en deux ans un baccalauréat qui leur donnera la faculté d'accéder aux études universitaires.

J'ai visité l'Institut ouvrier de Barcelone, installé dans un ancien couvent de jésuites, le collège Sainte-Maxime. L'un des professeurs me conduit à travers les salles qu'on transforme et qu'on organise en pleine guerre et sous la menace constante de l'aviation ennemie. Partout des carrelages neufs, des peintures fraîches, comme si la guerre n'existait pas, comme si la mort n'existait pas. Cette affirmation de foi dans l'avenir et dans la vie, c'est à chaque pas qu'on la découvre dans Barcelone bombardée.

Le professeur me dit :

— L'Institut ouvrier doit permettre la récupération d'hommes et de femmes remarquables à qui la société ne permettait pas autrefois de courir équitablement leur chance. Il y a là des élèves de quinze à trente-cinq ans ; soixante jeunes filles et soixante-dix jeunes gens. Un examen élémentaire à l'entrée permet de juger moins des connaissances acquises et qui sont minimes que de la véritable intelligence. Puis s'établit entre nos élèves et nous, une collaboration constante et efficace. Nous habitons tous ici pour être à toute heure du jour et de la nuit à la disposition de nos élèves. Quand ils n'ont pas compris une explication et qu'ils viennent nous trouver, les grands élèves penchés sur des problèmes encore enfantins, mais qu'ils résolvent avec une singulière virtuosité, quelle joie pour nous de sentir ces intelligences s'ouvrir ! Quelle justice...

Nos élèves sont payés pour suivre les cours d'après les charges de famille qu'ils assumaient avant d'entrer à l'Institut, de sorte qu'ils peuvent poursuivre leurs études sans préoccupations matérielles.

Ces classes où nous pénétrons ont une atmosphère très particulière. Ce n'est point tout à fait celle des cours d'université : il y a là des visages d'hommes et de femmes que la vie a durement meurtris, mais qui sont pleins d'une ardeur contenue et d'une tension volontaire. Je remarque une grande et forte femme qui paraît avoir plus de quarante ans.

— Non, me dit mon guide, elle n'a que trente-cinq ans. Mais elle a eu une vie difficile. Autrefois, elle était ouvrière, puis elle est devenue dessinatrice. Mais, dès sa jeunesse, elle voulait être médecin. Nous lui en offrons maintenant la possibilité. Elle le sera. Et elle sera peut-être un grand médecin, en tout cas, un médecin infiniment dévoué à son art.

A l'Institut de Barcelone, nous avons surtout des ouvriers ; à celui de Valence, des paysans : d'eux tous sortiront les cadres d'architectes, d'ingénieurs, de médecins, de techniciens dont nous aurons besoin, la guerre finie, pour relever l'Espagne de ses ruines ; pour construire l'Espagne de demain.

Les Instituts nationaux d'enseignement secondaire, qui avaient été fermés à la suite de la rébellion de 1936, ont été rouverts et fonctionnent normalement. Les livres sont fournis gratuitement aux élèves qui ne peuvent se les procurer.

L'enseignement technique est organisé avec le plus grand soin : l'école de préapprentissage de Barcelone, qui est la première école d'orientation professionnelle qui ait fonctionné en Espagne, a été créée en octobre 1936. Elle accueille annuellement 1.000 élèves de 12 à 14 ans, qu'elle guide dans le choix d'une profession. Les cours durent 3 mois. Chaque élève passe deux mois dans chaque atelier. Les garçons suivent des cours de mécanique, imprimerie, menuiserie, gravure, électricité, maçonnerie. Les jeunes filles, des cours de petite mécanique, de reliure et de couture.

Enfin, les études supérieures ne sont nullement négligées : à l'Université de Valence a été créé un centre d'études historiques chargé d'enseigner l'histoire, la langue, la littérature, le folklore et l'art, et ceci est l'expression de l'amour d'un peuple pour sa tradition qu'on lui restitue enfin dans toute sa pureté.

La généralité de Catalogne m'a transmis une lettre qui émane d'un soldat de l'Ebre :

« Sur la rive gauche de l'Ebre, dit-il, il y a une exploitation paysanne nommée Rueda qui occupe un ancien couvent. L'église et certaines dépendances ont été mal restaurées. D'autres bâtiments sont en ruines. Le cloître, qui est la partie la plus ancienne, me semble d'une grande valeur. Dans l'église, j'ai remarqué également un beau Christ et quelques pierres tombales. Pourriez-vous faire le nécessaire pour la conservation et la restauration de ce monument... ? »

Pendant le même temps, le général Franco a fermé des écoles sous prétexte des besoins de la guerre. Milan Astray s'est écrié à l'Université de Salamanque : « Mort à l'intelligence. » Quant au marquis de Lozoya, il donne une explication de tous les maux de l'Espagne : « C'est cette manie diabolique, dit-il, qu'ont les gens d'apprendre à lire et à écrire ! »

E. T.

Sollicitude envers l'enfance

C est qui frappe le plus, là-bas, en Espagne républicaine, dans ce pays dont on ne peut plus se détacher, si l'on y est allé seulement une fois, c'est la sollicitude envers l'enfance.

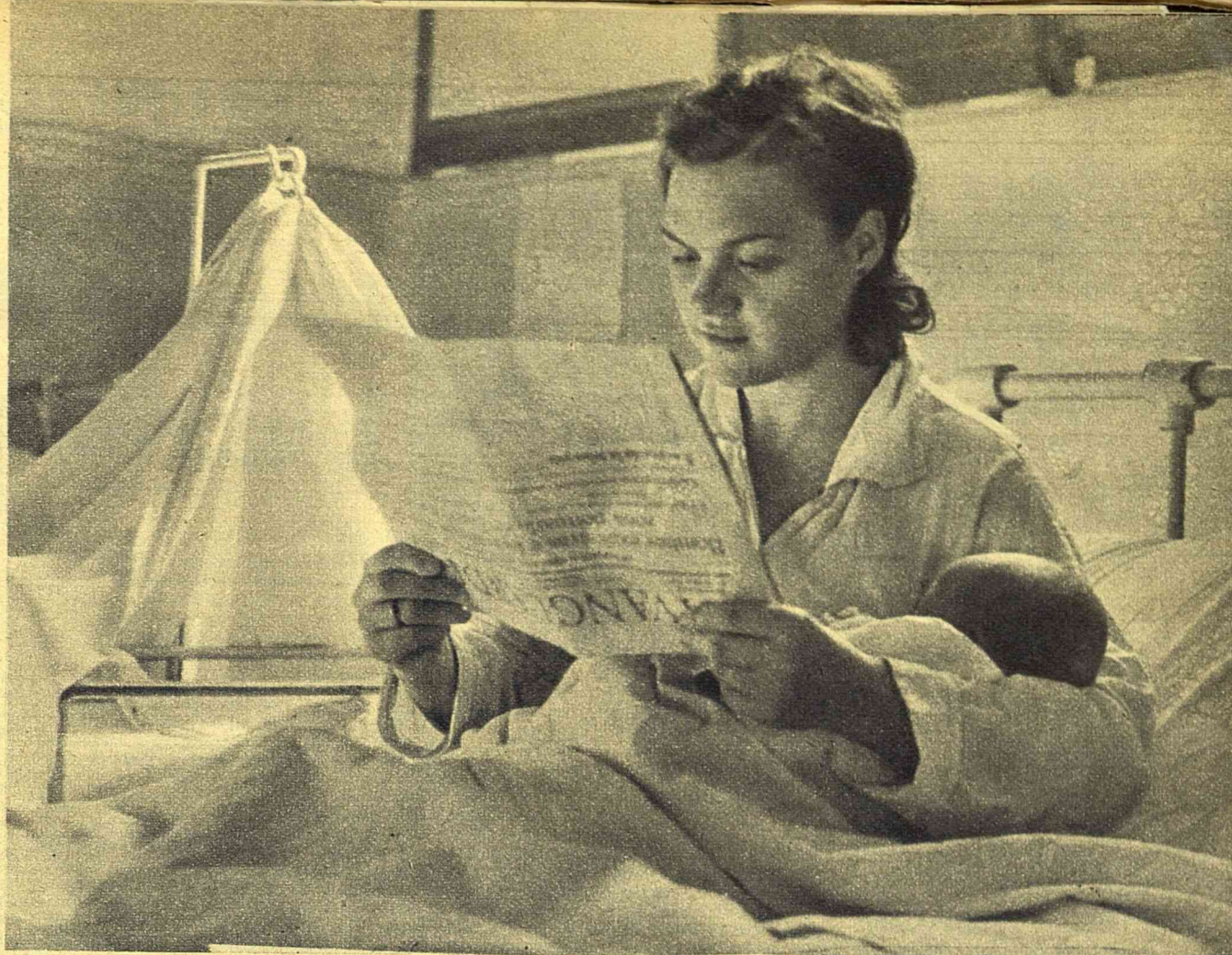
D'un côté, ces admirables réalisations du gouvernement espagnol, ces crèches, ces dispensaires, ces écoles, ces colonies d'orphelins et de réfugiés, et tout cela, non pas jeté comme des aumônes provisoires, mais organisé avec la munificence d'un peuple qui prend soin de son propre avenir dans un élan de vie et de création généreuses; de l'autre, des enfants massacrés, des cadavres déchiés et sanglants, car pour les fascistes, l'enfance est un objectif militaire.

Dans le journal fasciste de Burgos, on ne consacrait pas moins de trois colonnes à un haut fait de charité : le Conseil municipal de cette ville avait recueilli un orphelin de guerre et lui assurait sa subsistance jusqu'à sa majorité. A Madrid, à Valence, à Barcelone, c'est par millions qu'on assure le salut des enfants : l'antithèse est presque trop facile.

La guerre a créé pour la population civile une situation particulièrement tragique. L'afflux des réfugiés venant des zones occupées par Franco, sur les territoires loyaux, la pénurie de vivres, suscitent des difficultés dont il faut sans cesse rappeler la gravité, quand ce ne serait que pour garder présent à l'esprit le devoir efficace d'y porter remède.

Les enfants auraient dû être les plus atteints. Ils l'eussent été sans la tendresse. Car c'est plus que de la sollicitude, c'est plus que de la solidarité, que ce grand mouvement autour de l'enfance.

Cette tendresse active et intelligente, cette tendresse, qui agit et organise, on la trouve dans les dispensaires, dans les crèches, dans les écoles. Elle est partout. C'est un réseau qui prend l'enfant dès sa naissance et qui l'entoure de vigilance et de soins : dispensaires, écoles, colonies, soins médicaux, nouvelles méthodes scolaires, tout se tient. On ne saurait séparer le « corps » de « l'âme » que par un artifice dont on a trop longtemps abusé en Espagne !



Ce bébé est né, voici quelques jours, à la Maternité de Barcelone, pendant un raid d'avions fascistes. La jeune maman lit dans le journal le récit du raid sauvage.

Aussi, avant de parler des organisations qui conservent l'enfant dans sa famille, un regard sur les colonies d'enfants réfugiés et orphelins me semble donner une idée complète de ce qu'est déjà le sort de l'enfance en Espagne républicaine, de ce que sera l'enfance espagnole de demain.

Pedralbès : il y avait une fois un château près de Barcelone, un grand château désert où le roi ne venait jamais, du temps où il y avait encore des rois en Espagne. Il y avait aussi de longues allées sablées bordées de palmiers pour les rêveries romantiques, mais personne... personne hormis le conservateur du Musée, n'y venait rêver du temps de la République. Quand j'y suis arrivée, c'était partout des rires, des cris et des jeux : des enfants vêtus de clair faisaient des rondes, de la gymnastique et du jardinage. Et comme je m'étais égarée dans les grandes salles, c'est

un enfant de treize ans qui m'a guidée à travers la fête joyeuse du grand domaine ressuscité.

Un bel enfant, aux longs yeux noirs sous des cils recourbés, pleins à la fois de cette gravité et de cette exubérance si caractéristiques de l'enfance d'Espagne (sont-ce les malheurs de ces enfants chassés par les bombes fascistes qui leur ont donné ce sérieux trop précoce ? Est-ce au contraire l'une des singularités de ce peuple ? C'est ce que je ne saurais définir), m'a prise par la main. Tout en m'entraînant à travers les chambres garnies de cretonne claire, les salles à manger ornées de fleurs, les salles de bains et de douches, il me contait sa brève histoire :

— Mon père a été tué sur le front. Ma mère, je l'ai perdue dans un bombardement. J'ai encore un frère au front...

C'est tout : son père était chargé de cours à l'Université de Madrid. Le père de cet autre, c'était un mineur des Asturies. Des événements semblables les ont amenés ici, dans cette grande fraternité de l'enfance.

La colonie de Pedralbès est sans doute l'une des plus somptueuses : le cadre s'y prêtait. Mais les autres, qu'elles dépendent de l'*Ayud Infantil* ou de l'*Asistencia Infantil*, sont basées sur les mêmes principes : il s'agit, non seulement d'assurer aux enfants



Dans un jardin public, les enfants insouciants font une ronde joyeuse.

Du pain, du chocolat, et surtout du lait ! Grâce à l'Office International pour l'Enfance, qui recueille dans tous les pays de quoi nourrir les petits

l'existence matérielle et la surveillance médicale, mais de créer pour eux une certaine ambiance spirituelle favorable à leur développement : alternance de travail et de jeu, contact direct avec les êtres et les choses — dans toutes les colonies, ce sont les enfants qui entretiennent eux-mêmes le jardin — application des méthodes pédagogiques les plus modernes.

Les parents des petits réfugiés qui peuvent venir voir eux-mêmes les conditions dans lesquelles ils vivent le constatent : un travail d'éducation se fait parallèlement chez les adultes. Une femme que j'ai rencontrée à la colonie de Cardedeu, en Catalogne, m'a dit :

— Au début, je ne voulais pas me séparer de mon fils. Pensez : on s'était enfui, tous les deux, de Lerida. Rien ne me reste que lui. Mon mari est au front. Ma maison a été détruite. Nous étions hébergés tous les deux à Barcelone. Mais à cause de ces bombardements ça n'est pas tenable pour les enfants.

(Suite page 20)

Photos CHIM



Comment ils

par Simone TÉRY

Un enfant, blessé par une bombe de l'aviation italienne, sur son lit d'hôpital... et l'on a refusé à l'Espagne des armes pour se défendre.

Il faut l'avoir vu pour le croire. Il faut avoir vécu avec ce peuple comme je l'ai fait pendant un an pour savoir ce qu'est le courage. Car on n'imagine pas chez nous, on ne peut se faire une idée de ce que sont les horreurs de cette guerre. Il n'y a pas une ville, pas un hameau où la guerre ne vous poursuive, pas une maison où l'on puisse se reposer sans que le toit ne risque de vous crouler dessus, pas une route où l'on puisse se promener sans craindre les mitrailleuses, les grenades des avions assassins, et alors, il faut se jeter à terre, enfouir sa tête dans les caniveaux, dans les trous, entre les racines

des arbres. Pas une ville en Espagne surtout, pas un village, pas une ferme où l'on ne souffre du froid, où ne vous poursuive le plus insidieux des ennemis, plus implacable, plus redoutable encore que la mitraille : la faim.

Depuis plus de deux ans le peuple espagnol supporte cela. Et, chose étrange, loin de s'user avec le temps, avec les épreuves, à mesure que les conditions de vie deviennent plus dures, la guerre plus atroce, le courage espagnol grandit et s'exalte. A chacun de mes séjours — j'ai été trois fois en Espagne depuis la guerre — je me disais : « Cette fois, c'est trop. La force humaine a des limites. Leur courage va en-

fin plier. » Eh bien ! non, le courage espagnol ne plie pas. Tout au contraire, il se dresse plus haut chaque jour. Quand une fois on a vu le spectacle de ce peuple, on ne peut plus penser à lui, à tous les amis qu'on a laissés là-bas, aux inconnus, aux femmes, aux hommes, aux jeunes filles, aux gosses, aux vieillards, sans que les larmes vous viennent aux yeux.

« Pourvu que l'arrière tienne ! » disaient avec inquiétude nos chefs militaires pendant la grande guerre. Et il est bien vrai que le moral des non-combattants est dans une guerre un facteur aussi important que les succès militaires. L'Allemagne a été vaincue en 18 mois par la défaite de ses armées que par la lassitude de l'arrière. Le moral d'une armée ne résiste pas longtemps si chaque soldat reçoit de sa femme, de ses vieux parents, des lettres découragées.

En Espagne, si le stupéfiant moral des combattants ne peut guère être comparé dans l'histoire qu'à celui des soldats de l'An II, c'est que cette armée ne ressemble en rien à celle des autres Etats. Elle mérite véritablement son nom d'Armée Populaire, elle a été forgée par le peuple même, ses chefs, comme Hoche et Marceau, sont pour la plupart des hommes du peuple, elle se bat pour le peuple, elle est le peuple même. Et c'est pourquoi la nation est tout entière derrière son armée, elle la soutient, l'aide et l'exalte.

L'EFFORT MONDIAL de SOLIDARITÉ pour l'ESPAGNE

DEPUIS le 18 juillet 1936, la République espagnole se défend contre la rébellion et l'invasion étrangère. Elle se défend seule; on lui refuse les armes, et le blocus économique lui est appliqué par les gouvernements de France et d'Angleterre qui auraient dû tout faire pour l'aider dans sa lutte héroïque pour la liberté.

Heureusement, les démocraties anglaise et française, ce ne sont pas les gouvernements veules qui ont inventé la sinistre farce de la non-intervention : la démocratie anglaise, c'est avant tout le peuple anglais et la démocratie française c'est avant tout le peuple de France. Et les peuples n'ont pas voulu endosser devant l'histoire une aussi grande lâcheté. Ils se sont refusés à être les complices de cette politique d'abandon, ils se sont refusés à laisser mourir sans l'aider la jeune République espagnole.

Un immense élan de générosité, venu de toutes les classes sociales, est né. Les peuples veulent sauver les hommes, les enfants et les femmes menacés par la mort.

L'Espagne a besoin d'ambulances, de denrées alimentaires, de vêtements, pour vivre. Eh bien ! ce sont les peuples de tous les pays du monde qui y pourvoient.

Partout les comités d'aide s'organisent, de partout les dons affluent.

Le mouvement de solidarité universelle est créé, désormais rien ne l'arrêtera dans son œuvre de vie. Depuis deux ans la Solidarité Universelle inscrit dans l'histoire une des pages les plus nobles de l'humanité.

Ce que les hommes de tous les pays du monde ont fait pour l'Espagne, les chiffres le diront mieux et d'une façon plus sobre que les mots.

Depuis deux ans, le monde a donné pour l'Espagne républicaine : TROIS CENT CINQUANTE MILLIONS DE FRANCS.

Une somme énorme, on pourrait dire héroïque, quand on sait d'où elle vient : les classes moyennes ont donné, les travailleurs intellectuels, les travailleurs manuels ont donné. Cette somme, qui apparaît considérable, a été collectée, shillings par shillings, rouble par rouble, peseta par peseta, franc par franc, sou par sou. C'est un gigantesque et patient effort de millions d'hommes et de femmes.

L'Argentine, un peuple de 12.000.000 d'habitants, donne chaque mois 2 millions de francs. Plus de 40 millions de francs ont été recueillis jusqu'à ce jour. Le Canada a organisé les magnifiques Services de la Transfusion du Sang. Mille tonnes de blé partiront bientôt.

Les Etats-Unis ont fait un effort considérable. Plus de 1 million de dollars ont été collectés tant en espèces qu'en marchandises les plus diverses. 130 ambulances, 332 médecins et infirmières sont partis pour l'Espagne. Le gouvernement des Etats-Unis — c'est le premier don officiel — a chargé la Croix-Rouge américaine d'envoyer en Espagne 6.000 tonnes de farine destinées à l'alimentation des femmes et des enfants.

La Grande-Bretagne a fait elle aussi un effort admirable. Il est difficile de chiffrer avec exactitude ce que le peuple anglais a collecté pour l'Espagne républicaine; cela dépasse en tout cas 250.000 livres sterling. Un exemple de solidarité : les mineurs ont éta-

bli une cotisation de 2 shillings 6 pences par membre : ils ont à eux seuls collecté plus de 125.000 livres.

La Hollande envoie chaque mois d'une façon régulière des vivres, du lait, des vêtements. Depuis le début des hostilités, c'est près de 20 millions de francs que le peuple de ce petit pays a collectés, tant en espèces qu'en nature.

La Norvège a donné jusqu'à ce jour plus de 10 millions de francs, c'est-à-dire que chaque Norvégien a versé en moyenne une somme de 5 francs. C'est principalement du matériel sanitaire qui est parti de Norvège.

La Suède, pays de 6.200.000 habitants, a collecté déjà plus de 16 millions de francs. 25 ambulances, des centaines de tonnes de vivres et de lait sont parties pour l'Espagne. Sur la prière instante du sénateur Branting, grand ami de l'Espagne, le Parlement suédois a voté récemment un crédit de 100.000 couronnes destiné à secourir les populations civiles et les enfants d'Espagne.

Les émigrés d'Allemagne collectent plus de 120.000 francs, ceux d'Italie, 800.000, de partout, d'Australie, de Belgique, du Chili, de Cuba, du Danemark, de Finlande, d'Irlande, du Luxembourg, du Mexique, de la Palestine, de la Suisse, de la Tchécoslovaquie libre, de l'Uruguay, les dons affluent.

CE QUI A ETE FAIT EN FRANCE

Dès les premiers jours de la rébellion, un sérieux effort de solidarité en faveur de la République espagnole a été fait par le peuple de France. Aujourd'hui, dans chaque ville, dans chaque village, à l'usine, au bureau, au magasin, à l'école, partout la France humaine répond à l'appel des comités et des organisations chargées de collecter.

C'est ainsi que, depuis le début de la guerre faite à l'Espagne, on peut évaluer à SOIXANTE-DIX MILLIONS DE FRANCS environ la somme réunie en France, tant en espèces qu'en marchandises de toute nature.

A cette grande œuvre de solidarité des dizaines et des dizaines d'organisations ont collaboré. Citons des noms, des chiffres :

Le Secours Populaire de France a collecté à lui seul



Du lait, du lait pour les petits ! D'un camion on décharge des caisses de lait en poudre, produit de la solidarité internationale.

depuis le début des hostilités — sans que soit compris le chiffre du collectage du 6 novembre que nous ne connaissons pas encore — 8.352.912 francs pour l'Espagne, sans pour cela ralentir son œuvre de solidarité admirable auprès des émigrés politiques, des victimes des attentats fascistes et de la répression en France, sans cesser jamais de soutenir, d'aider partout où la misère et la tyrannie écrasent les hommes.

La Confédération Générale du Travail a collecté plus de 10 millions de francs.

Signalons en même temps l'exemple magnifique de la C. G. T. d'Oran qui a décidé de soustraire aux horreurs de la guerre 5.000 enfants espagnols et de les accueillir en Algérie.

L'Union des Syndicats, plusieurs millions de francs. La Commission de Solidarité pour l'Aide au Peuple espagnol, créée en juillet 1936 sur l'initiative du Secours Populaire de France et groupant tous les partis et organisations du Rassemblement Populaire, a collecté 6.525.000 francs. Elle a envoyé à l'Espagne plus de 12.000 tonnes de vivres.

Le Comité de Bilbao, qui est devenu le Comité d'Aide aux Evacués du Nord de l'Espagne, et que présidait notre grand et regretté Paul Vaillant-Couturier, a recueilli 3.500.000 francs; plus de 10.000 femmes, enfants et blessés ont été évacués de l'enfer basque, des milliers de tonnes de vivres expédiées.

Le Comité d'Aide aux Familles des Volontaires a collecté plus de 10 millions de francs.

Le Comité d'accueil aux enfants d'Espagne, constitué sous l'égide de la C.G.T., et organisé par le Secours Populaire, a collecté près de 4 millions de frs; il a recueilli et placé dans les familles françaises près de 10.000 enfants espagnols.

Le Comité Franco-Espagnol, qui est essentiellement une organisation de propagande, envoie cependant chaque mois 100.000 cigarettes aux combattants espagnols.

L'Union des Jeunes Filles de France a recueilli lors de sa Journée de Solidarité du 14 novembre 1937, 600.000 francs. La dernière Grande Journée du Lait du 23 octobre permettra à des milliers et des milliers de petits enfants espagnols de retrouver la santé et la joie.

Le Comité des Intellectuels pour la Solidarité à l'Espagne, nouvellement créé, voit les dons affluer.

La Centrale Sanitaire Internationale, créée en janvier 1937, avec les dons venus de France et de tous les pays du monde, a pu envoyer en Espagne républicaine : 50.000.000 de matériel sanitaire, 300 ambulances, 6 hôpitaux-chirurgicaux mobiles, 10 hôpitaux de 4.500 lits ont été créés et 400 médecins et infirmières sont partis assister leurs confrères espagnols; en outre, 350.000 kilos de lait en poudre, 5.000 caisses de produits pharmaceutiques, 3 millions de kilos de vivres ont été expédiés.

Et nous devrions citer encore d'innombrables organisations, d'innombrables chiffres, petits ou grands, des gestes généreux et isolés qui viendraient se joindre aux grandes organisations dont les efforts admirables sont pour la plupart rassemblés, coordonnés par le Comité international de Coordination et d'Information pour l'Aide à l'Espagne Républicaine, comité issu de la Conférence européenne de 13-8-36.

(Suite page 20.)

Jean ROIRE.

Les supportent les bombes, le froid, la faim

Et c'est pourquoi l'héroïsme des soldats n'a d'égal que le stoïcisme des civils.

Quelques semaines après la rébellion, passée l'allégresse épique des premiers combats, lorsque la guerre fut localisée sur les lignes du front, on put parfois avoir l'impression qu'il y avait à l'arrière des gens qui « ne s'en faisaient pas ». Ce n'était pas indifférence, mais ignorance des dures réalités, indolence naturelle aux pays ensoleillés, et aussi confiance. On était si sûr de la victoire qu'il semblait qu'elle dût venir d'elle-même.

Pour qui mettait alors pour la première fois le pied en Espagne, il y avait de quoi être consterné. Pour les autres, ceux qui connaissaient l'Espagne, non. Ils savaient que ce n'était là que manifestations superficielles du tempérament espagnol, qui est bouillonnant. Au fond, sous cette surface agitée, tout le monde était d'accord. Et l'avenir l'a bien prouvé. Aujourd'hui la guerre est partout, et tout le monde a compris. Depuis longtemps les disputes ont cessé, il n'y a plus qu'une chose qui compte : gagner la guerre. Pour tous une seule préoccupation, un seul but, une seule volonté : gagner la guerre.

L'unité d'action n'a pas seulement été réalisée entre socialistes et communistes, l'union de la nation n'est plus un espoir en Espagne, elle est devenue une réalité charnelle, née dans le sang. L'union du peuple espagnol ce n'est pas assez dire, c'est bloc qu'il faut dire. Toute la nation fait bloc, un bloc sans fissures, derrière son Président, le Professeur Négrin.

Ce qui a le mieux cimenté ce bloc, chose curieuse, ce sont ces bombardements mêmes sur lesquels Mussolini et Hitler avaient compté pour démoraliser la population. Ces massacres sauvages de femmes et d'enfants ont ouvert les yeux de ceux qui n'avaient pas compris encore. Ceux-là mêmes qui jamais ne s'étaient intéressés à la politique, qui vivaient prudemment en marge de cette guerre civile, tout à coup se sont rendu compte qu'il ne s'agissait plus seulement de libertés politiques, mais de liberté tout court, qu'il n'était plus question de guerre civile, mais de guerre d'indépendance. Pour chasser de son pays l'envahisseur étranger il n'y a plus un Espagnol qui, par son patriotisme, ne soit résolu à résister jusqu'à la mort — ou plutôt jusqu'à la victoire. Pas un républicain, homme ou femme, qui ne soit sûr de la victoire comme du soleil qui se lève.

Il faut voir les gens pendant une alerte, la nuit par exemple ! La dignité, la tenue de tous, des vieilles dames, des petits garçons, des jeunes mères qui descendent avec leurs bébés... On devient plus courtois encore dans le fracas des explosions, pour montrer qu'on n'a pas peur.

— Tenez, dans ce fauteuil, vous serez plus confortable...

— Vous n'avez pas froid ? Couvrez-vous bien. Prenez ma couverture pour le petit.

— Une cigarette ?

Une cigarette, ce trésor ! Et puis les conversations, les histoires, les plaisanteries, et on rit, et tout cela est un défi à la mort, aux assassins.

A Madrid les bombardements sont quotidiens, et ces bombardements par artillerie sont plus perfides que les autres, car les sirènes n'avertissent pas, et un obus peut toujours vous tomber sur le nez au moment où vous vous y attendez le moins. Malgré cela, on vaque tranquillement à ses occupations comme si de rien n'était. Quand un obus tombe trop près, tout le monde court, les enfants qui jouaient dans un square s'égaillent comme des moineaux, on se réfugie sous les porches, comme pour une averse.

Quelques minutes après tout le monde repart. Et tout à coup éclate un chant. La chanson c'est la réaction spontanée devant le danger, le défi à l'ennemi. Jamais, dans aucune ville du monde, je n'ai entendu chanter dans les rues autant que dans cette ville martyrisée. Ce sont trois soldats permissionnaires, ou bien de jeunes filles se tenant par le bras, ou même un homme qui s'en va tout seul — ils chantent ces chansons insolentes et joyeuses dont Madrid a le secret.

Il n'y a guère de maison à Madrid qui n'ait été frappée par les obus. Mais la vie continue dans ces maisons blessées. Personne ne fait plus attention au danger, personne ne semble y penser. De chaque côté d'une brèche énorme, dans une façade, on voit du linge étendu à sécher aux fenêtres voisines. Une jeune fille arrose des fleurs sur son balcon et à l'étage inférieur, juste en-dessous d'elle, un obus a arraché fenêtres et moellons. La jeune fille chante, comme si un autre obus ne pouvait pas venir interrompre sa chanson...

Ce qui inquiète les gens bien plus que l'obus ou la bombe, c'est le souci quotidien de la nourriture.

L'Espagne a faim, on ne comprend pas assez, en France, ce que cela représente. L'hiver dernier à Madrid cela représentait une poignée de pois chiches ou de riz et cent grammes de pain par jour — et souvent pas de pain du tout. Tout manque, tout, comprenez-vous ? Pas de viande, pas d'œufs, pas de lait, pas de poisson, pas de sucre, pas de café, pas de beurre ni d'huile, pas de fruits, pas de légumes. L'an dernier déjà il y avait des gens qui tombaient de faiblesse dans les rues. C'était la faim.

Le plus atroce, ce sont les enfants. Imaginez ces nourrissons dont la mère affamée n'a pas de lait. Le lait est la seule nourriture pour eux. Et il n'y a pas de lait. Alors ils meurent. C'est simple, ils meurent. Onze bébés sont morts de faim dernièrement dans un dispensaire de Barcelone. Dans un dispensaire, c'est-à-dire là où l'on envoie automatiquement tout le lait disponible. Alors imaginez les autres ! Et comprenez que cela vaut la peine de vous priver d'une robe, d'un chapeau, de garder cette année votre vieux manteau pour sauver la vie d'un petit, pour le rendre à sa maman. Si vous saviez, Mesdames, si vous saviez, mères heureuses !... Vous avez entendu votre bébé hurler à l'heure de sa tétée, vous avez toutes couru pour lui donner le sein ou le biberon, vite, vite, ne pleurez plus, mon chéri, voilà, c'est fini... Et là-bas...

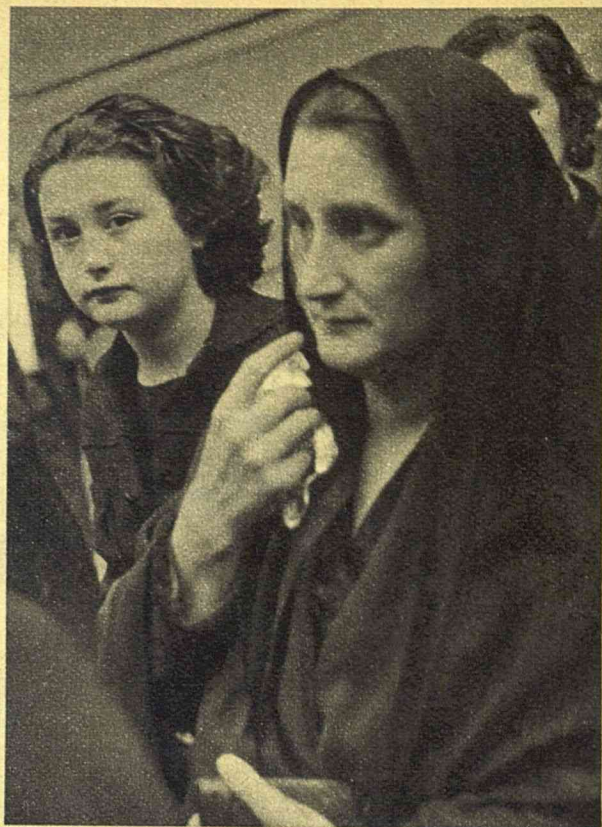


Dans la rue des Cortès, à Barcelone, où une mère passe avec son fils, les traces d'un récent bombardement.

Et pourtant en Espagne on ne se plaint pas. On souffre puisqu'il faut souffrir pour gagner la guerre, on serre les dents, on a faim, on sent la tête qui vous tourne, on est maigre et pâle, avec le corps qui vous fait mal. On a faim, mais on gagnera la guerre.

ON VEUT REDUIRE L'ESPAGNE PAR LA FAMINE !

Oui, mais cette faim de tout un peuple depuis deux ans, il ne faut pas qu'elle se transforme en famine. Car c'est de cela qu'il est question, c'est cela qui se trame entre Mussolini et Chamberlain, c'est de quoi notre gouvernement se rendra complice s'il n'en est pas empêché par une levée d'indignation de notre



Après le bombardement : nouvelles ruines, nouvelles victimes, nouveaux deuils.

opinion publique. On n'a pas pu, on ne pourra jamais réduire ce peuple héroïque par les armes : on veut le réduire par la famine.

Le droit de belligérance pour Franco, c'est si grave ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire la mort par la faim pour le peuple espagnol. Ça veut dire qu'on accorde la permission à Franco, avec la marine italienne camouflée une fois de plus en

« sous-marins inconnus », d'organiser le blocus de l'Espagne, de couler tous les bateaux qui lui apportent du blé, du sucre, des haricots, du lait.

Permettons-nous, permettez-vous ce crime, le plus hypocrite, le plus lâche de l'Histoire ? Nous ne le permettrons pas. Que toutes les mamans, papas, que tous les braves gens de France se dressent contre une telle abomination, qu'ils exigent l'ouverture de la frontière. Les pierres elles-mêmes trouveraient une voix pour sauver la vie des mères intrépides, des bébés innocents, pour clamer leur horreur. Et vous, resterez-vous muets ?

(Adressez vos dons au Secours Populaire de France, 97, rue Lafayette, Paris. C. Chèque-Postal CHAUVET 1642-57-Paris.)

La jeunesse de Barcelone se porte à la rencontre des « Internacionales », les « hermanos » venus de tous les pays pour l'Espagne et la liberté.



Ci-dessous : Les jeunes filles et les fleurs de la terre espagnole, en hommage à ceux qui ont versé leur sang pour que cette terre reste libre. Une enseigne géante salue André Marty, que le peuple espagnol vénère.



L'émotion s'empare de tous, jeunes et vieux, au moment de se séparer de ceux pour qui l'Espagne est devenue la seconde patrie.



L'AE



L'arrivée du président Noguera dans son discours du 11 mai Cortès :
nant les volontaires :

« Ce qu'à signifié et représente des volontaires dans la lutte espagnole, des moments difficiles de notre guerre, qui sont ici se souviennent de Guadalupe, chite, et de tant d'endroits montrés d'tants pleins d'ardeur, de l'enthousiasme vu, parfois, leurs rangs dressés un devant l'avance de l'ennemi, les occasions eux aussi qui ont ouvert dans les rangs versaire. C'est précisément pour notre recodoit être plus durable et plus »



ADIEU des VOLONTAIRES

VOUS pouvez partir tranquilles. Salut, amis de l'Espagne. Nous accomplirons notre devoir. »

C'est sur ces paroles que le président Negrin termina son discours d'adieu aux volontaires sur le point de quitter la terre où ils ont versé leur sang et où reposent ceux d'entre eux qui ont trouvé la mort en combattant pour la liberté. M. Negrin a dit également, un autre jour : « Je suis absolument et pleinement convaincu que, malgré les divergences idéologiques qui peuvent exister entre eux (les volontaires) et divers secteurs de l'opinion de leurs pays respectifs, l'histoire de ceux-ci ne tardera pas à reconnaître le service qu'ils leur ont rendu en venant combattre en Espagne. »

Oui, ces hommes nous ont rendu un fier service et la France leur doit une reconnaissance profonde, la même qu'elle doit au peuple espagnol qui a empêché de « passer » le fascisme destructeur. Ces hommes se sont battus, alors que rien ne les y obligeait, que leur conviction pour la liberté de l'Espagne, et pour que notre pays n'ait pas une frontière de plus à garder. M. Daladier les en remercie en interdisant le sol de France à une partie d'entre eux, bien que blessés. Il est vrai que M. Daladier a une conception à lui particulière de l'honneur, aussi bien que de la défense nationale, dont il est, paraît-il, encore ministre. C'est une conception de style munichois. Les volontaires des brigades en ont une autre, heureusement.

Le jour où ces hommes admirables ont quitté Barcelone, tout un peuple était dans les rues pour leur dire adieu, un peuple dont les photos de Capa montrent l'émotion, au moment de se séparer des frères d'armes, des frères de lutte et de victoire.

A gauche : De toutes les fenêtres de toutes les maisons, une neige de bouts de papier s'abat sur les volontaires : sur chaque papier, quelques mots affectueusement écrits à la main.

Pasionaria, José Diaz, deux visages parmi les plus populaires de la République, assistent au défilé de leurs compagnons de lutte.



Les bras chargés de fleurs, les volontaires défilent sur les Ramblas, drapeaux des brigades en tête, follement acclamés par tout un peuple.



Ci-dessus : Le dernier chant que ces hommes admirables chanteront sur la terre d'Espagne. C'est un hymne d'espoir et de victoire.

... et les enfants se jettent dans les bras de leurs grands frères les volontaires des brigades.



Photos de notre envoyé spécial Robert CAPA.

Le régime agricole ? On ne collectivise pas en Espagne, sauf dans les cas où les paysans expriment, dans leur majorité, ce désir. Il convient d'insister avec force sur ce fait à la fois pour réfuter le mensonge de l'Espagne « bolchevisée » et, aussi, parce que, au début de la guerre, les agents fascistes de la Cinquième Colonne essayèrent de semer le mécontentement en imposant aux paysans par la force la collectivisation. Heureusement, le Gouvernement intervint à temps et mit le holà. La Pasionaria convia les paysans à défendre leur propriété, fût-ce les armes à la main. Le ministre de l'Agriculture, Uribe, condamna ces pseudo-collectivisations nuisibles d'une façon péremptoire : « Nous avons arraché la propriété aux exploités... Mais ces petits propriétaires et leur propriété nous sont aussi sacrés que peuvent l'être pour nous les autres intérêts. » Sans doute, le moment pourra venir où les paysans espagnols adopteront de leur propre gré le régime des fermes collectives. Mais actuellement il s'agit, non pas de faire la révolution socialiste, mais de gagner la guerre.

Cette sage politique du gouvernement a donné des résultats d'autant plus heureux que celui-ci fit un grand effort pour donner aux paysans les moyens de cultiver effectivement leurs terres. Ce n'est pas chose facile dans un pays où il y a plus de charrues que de tracteurs et où les nécessités de la guerre exigent une production de tanks plus intense que celle des tracteurs. Malgré ces difficultés le gouvernement n'a pas failli à sa tâche. Les crédits accordés aux paysans pour l'achat d'un outillage moderne, d'engrais, etc., ont atteint fin 1937 152 millions de pesetas.

Telle est l'œuvre de la République espagnole, tandis que dans l'Espagne provisoirement hitlérisée les grands propriétaires emploient les méthodes les plus sauvages pour rétablir le *statu quo* moyenâgeux. Et les paysans espagnols de chanter :

« Homme de la terre verte,
Songe que tes champs à toi sont la vie
et que d'autres champs sont la mort. »

Tout cela, les paysans espagnols le doivent en dernier lieu à l'alliance avec les ouvriers et ils leur en savent gré. C'est pourquoi ils se félicitent à leur tour des améliorations que le gouvernement a apportées à la condition ouvrière.

Nous pouvons dire aujourd'hui que lorsque la guerre actuelle sera terminée, l'Espagne sera devenue d'un pays essentiellement agricole une puissance considérablement industrialisée. Ne fallait-il pas créer de toutes pièces un certain nombre d'industries de guerre et porter les autres productions au degré maximum de rendement ? (L'on sait au reste que la plupart des industries importantes se trouvent concentrées sur le territoire républicain, ce qui permet au gouvernement de faire face, malgré tout, au blocus.)

Quel est le régime des usines ? Celles dont les propriétaires étaient factieux ont été réquisitionnées par l'Etat. Elles sont gérées, là où les directeurs ont abandonné leur place, généralement par des conseils élus par les ouvriers et les employés. Dans ce cas les bénéfices sont répartis entre l'Etat, le fonds de réserve, le fonds d'Assurances et les ouvriers. Ce régime est déterminé par les nécessités de la guerre et il est inutile d'insister sur l'importance qui revient dans ce domaine à la collaboration entre les Syndicats et l'Etat. Quant au capital étranger, dans la mesure où il n'a pas soutenu les rebelles, il est tenu compte de ses intérêts et une fois que la guerre aura été terminée, il sera indemnisé.

Si l'on a pu considérablement intensifier et améliorer la production, c'est que tout a été fait, dans la mesure du possible, pour assurer aux ouvriers des meilleures conditions de vie et de travail. Ne citons ici, à titre d'exemple, que les mines de mercure d'Almaden, qui comptent parmi les plus importantes dans le monde. Avant le Front Populaire, ces mines étaient un véritable enfer pour ceux qui y travaillaient. Il était presque de rigueur que les mineurs fussent intoxiqués au bout de quelque temps, tous étaient malades et mouraient jeunes. Aujourd'hui, la production a été réorganisée de façon à protéger réellement la santé des ouvriers. On ne travaille que cinq heures par jour dans les galeries souterraines, et six heures dans les fourneaux de calcination. Après deux mois de travail consécutif dans le fond de la mine, l'ouvrier a un mois de repos qu'il passe dans un domaine de l'Etat à Castilseras, aux environs d'Almaden. Les ouvriers qui, malgré ces mesures, accusent des symptômes d'intoxication mercurielle, sont soumis, pendant une année entière, à un traitement de désintoxication. Pendant la durée du traitement, ils touchent 75 % de leur salaire, et si leur santé ne s'améliore pas, ils sont dispensés du travail pendant une période indéfinie, durant laquelle ils touchent une pension.

L'effet de ces mesures en ce qui concerne la production a été excellent. Rien qu'entre 1936 et 1937 la production de mercure a augmenté d'un tiers.

On a souvent dit que l'Espagne républicaine est une démocratie d'un type nouveau. Cela est bien vrai et nous croyons que le tableau que nous venons de brosser sommairement montre de quelle façon cette démocratie nouvelle intervient sur le plan économique. C'est pour cela que la réaction et les trusts internationaux s'acharnent contre cette République. C'est pour cela que les démocrates, en France et dans le monde, la soutiennent de toutes leurs forces.

Bertrand GAUTHIER.

La République espagnole respecte

Mon opinion

sur l'Eglise espagnole

Par José BERGAMIN

Le Daily Telegraph and Morning Post, journal anglais conservateur, annonce que les relations diplomatiques ont été rétablies entre le gouvernement espagnol et le Vatican. Mgr Salvador, vicaire général de Tarragone, est arrivé dernièrement en Italie avec un passeport diplomatique de la République Espagnole.

Ainsi le Vatican, en reconnaissant « de facto » la République espagnole, se charge lui-même de détruire la légende soigneusement entretenue d'une « Eglise persécutée par les rouges d'Espagne ». Nous sommes heureux, sur le problème des rapports de la religion avec l'Espagne loyale, de publier dans ce numéro un article du grand écrivain espagnol José Bergamin, qui est une des plus hautes personnalités de la pensée catholique d'Espagne et dont l'opinion sur cette question revêt ainsi une valeur exceptionnelle.

La situation administrative de l'Eglise en Espagne a donné au cléricalisme espagnol, outre sa physionomie bureaucratique, un autre aspect éminemment picaresque de trouble activité politique. Le clergé menait une action politique, directe et indirecte, dans toute la vie espagnole; et, de cette façon, corrompu par la douce anarchie qui régnait dans l'Etat sous le régime monarchique, fictivement reconstitué, il se séparait totalement des réalités populaires, apparaissant aux yeux du peuple comme une partie intéressée au maintien des intérêts économiques et politiques inséparables du régime déchu. Lorsque la République, comme Etat naissant, se séparait de l'Eglise, cette séparation formelle exprimait une réalité plus profonde : la séparation de l'Eglise et du peuple. En vain quelques voix religieuses, jusque parmi les dignitaires eux-mêmes, essayèrent-elles de se faire écouter pour changer les choses. La plus grande partie du haut clergé essayait par tous les moyens de rétablir sa situation perdue, en secondant honteusement tous les intérêts économiques et politiques de la réaction et en se montrant chaque jour plus clairement séparé de la réalité populaire. Contre tout esprit chrétien de charité et de justice, le haut clergé et les dirigeants des Ordres religieux collaboraient activement avec la réaction, avec l'inculture, avec les ennemis du peuple et de la République. Et, dans la mesure où ils soupçonnaient la possibilité de la victoire réactionnaire, ils le faisaient plus ouvertement, plus cyniquement, allant jusqu'à utiliser les églises pour la propagande politique la plus éhontée. C'est en vain que protestait une infime minorité de catholiques. Nos voix se perdaient dans le vide que créaient à dessein ceux mêmes qui auraient dû les écouter. Le cléricalisme espagnol avait même sacrifié, par la politique de ses hauts dirigeants, la majorité du clergé pauvre, victime de la mauvaise administration de ses supérieurs. Au point que, tandis que ces prêtres vivaient misérablement, des sommes énormes étaient utilisées pour des fins industrielles ou politiques. Après sa dissolution, la Compagnie de Jésus, répartissant ses membres dans les palais de riches aristocrates ou pseudo-aristocrates, conspirait politiquement pour reconquérir son influence capitaliste, en grande partie perdue.

Il est évident, à mon avis, que le clergé espagnol prit une part active dans le mouvement des officiers rebelles. Et non seulement en se joignant à ce mouvement parce qu'il en escomptait le triomphe facile, ce qui est un fait connu de tous, mais aussi en aidant à le préparer; et j'ose même dire qu'il le détermina dans une mesure décisive.

Cette conclusion découle clairement des propres textes où le déjà fameux Cardinal Goma défendait sa charge en proclamant la guerre sainte et la croisade. Toute l'argumentation par laquelle le haut clergé espagnol essaya de défendre sa collaboration hautement proclamée avec les rebelles, repose sur la supposition que ceux-ci s'élèveront patriotiquement contre la République pour éviter une révolution marxiste supposée. Et pour l'éviter, ils ont déchaîné sur notre sol l'atroce lutte sanglante que nous subissons. Et leur désir soi-disant patriotique a mis l'Espagne sous le coup d'une invasion barbare de deux Etats impérialistes, l'Italie et l'Allemagne, ce dernier étant connu comme un terrible persécuteur de l'Eglise catholique.

Le sentiment religieux du peuple espagnol avait coutume de se manifester dans des pèlerinages, des processions et autres spectacles publics dont l'ensemble pittoresque constitue l'expression esthétique caractéristique d'une tradition appelée religieuse. On peut dire que le peuple espagnol est amateur de ces spectacles traditionnels comme il est amateur de théâtre ou de courses de taureaux. Cette religiosité spectaculaire exprime cependant, avec ses apparences et ses pièges, un sentiment religieux de souche païenne profondément enracinée. Le culte des images, parfois dégénéré en superstition idolâtre, point toujours belle, a rendu manifeste ce sentiment populaire qu'on ne peut considérer, naturellement — ni surnaturellement — comme un sentiment religieux chrétien. Cependant, l'assimilation historique que le catholicisme fit toujours de tous ces mondes purement païens revêtit en Espagne une richesse poétique évidente, grâce à laquelle la pensée et le sentiment chrétiens eux-mêmes arrivaient à se populariser.

On peut dire, dans ce sens, que la tradition populaire était l'unique survivance d'un sentiment religieux, entremêlé de superstition, mais authentique encore dans son expression superficielle et poétique. Le peuple en Espagne avait, et continue à avoir, une sensibilité religieuse profonde qui est peut-être la cause de son irritabilité morale et esthétique contre le cléricalisme : la juste cause de son plus furieux anticléricalisme. On dirait que le sentiment religieux populaire espagnol se manifestait négativement vis-à-vis de l'Eglise. En une juste compensation à l'inimitié cachée ou manifeste du cléricalisme vis-à-vis de lui. Le peuple dans son instinct de fidélité religieuse considère, et peut-être pas si déraisonnablement, l'Eglise comme adultère, souillée par le cléricalisme. Il croit que l'Eglise l'a trompé, qu'elle lui a été infidèle. Dans le fond obscur de ce sentiment populaire, il est évident que l'on distingue l'élan accusateur d'une juste raison. Il convient d'ajouter que tout cela n'a aucun rapport avec le fait, exclusivement politique, de ces prêtres et religieux qui, par la responsabilité dirigeante du haut clergé, ont pris dans la lutte présente une position de belligérants. Le clergé espagnol se trouve aujourd'hui particulièrement considéré, en tant que tel par le peuple, aussitôt qu'il se livre pour sa part à la plus minime manifestation de non-belligérance, et qu'il arrache de son visage le masque fasciste qui lui a été criminellement imposé.

LE PROBLÈME RELIGIEUX ESPAGNOL EST UN PROBLÈME INTERNATIONAL

Au lendemain de la proclamation de la République, en 1931, l'administration de l'Eglise espagnole qui, jusque-là, avait été officiellement attachée à l'Etat monarchique, subit un ébranlement qui coupe en trois morceaux l'ensemble des catholiques d'Espagne, et révèle parmi eux trois tendances. Il y a d'un côté les catholiques du Pays Basque; d'un autre côté, ceux d'une grande partie de la Catalogne; enfin, dans le reste de l'Espagne, les résidus squelettiques de l'ancienne administration, avec presque toute la hiérarchie, les ordres religieux et en particulier la Compagnie de Jésus qui avait été dissoute par la République pour son activité essentiellement politique.

C'est précisément leur caractère politique qui sépare en trois fragments le catholicisme espagnol. Ce qui caractérisait l'ancienne administration qui survit notamment dans le centre de l'Espagne, c'était son complet désintéressement des problèmes spirituels au profit de la politique. Par contre, la religion a la première place à l'intérieur des groupes basque et catalan. Ils seront pendant la guerre les seuls collaborateurs loyaux de la République. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas, dans toute l'Espagne, des milliers de catholiques anxieux de trouver une vie religieuse qui soit exempte de tout mélange non spirituel. Au point que l'expérience des années de guerre a montré qu'il y a, à l'heure actuelle, beaucoup plus de catholiques sincères avec la République, qu'avec les rebelles. Cela s'explique aisément par le fait que, dans la zone républicaine, les catholiques sont des « volontaires » tandis que de l'autre côté ils sont contraincts par la terreur et la police jésuitique du fascisme.

Ainsi, la République comporte une importante minorité de catholiques authentiques alors que, dans la zone rebelle, on trouve une majorité de pharisiens inconsciemment assujettis à la terreur fasciste.

Dès le début de la guerre, surgit, ayant à sa tête le cardinal Goma, personnalité jusque-là insignifiante, tout un clergé catholique qui, non seulement prend une part active à la sédition militaire, mais qui l'anime et la soutient, car il l'a expressément provoquée et défendue au moins en partie. La lettre des évêques espagnols est diffusée de par le monde; elle tente de justifier la conduite belligérante et belliqueuse du clergé espagnol. L'événement prend les proportions d'un énorme scandale. Parce qu'il le considère à tort comme un moindre mal la plus grande partie du haut-clergé et des ordres religieux donne son adhésion à la « Lettre » croyant, sans doute, que l'unanimité d'une telle attitude politique avec le haut-clergé espagnol aurait pour effet de diminuer la responsabilité de celui-ci. Ils acceptent comme valable la justification de l'écrit épiscopal, et ils s'engagent ainsi dans une collaboration internationale de l'Eglise catholique avec les puissances de ce monde. Le scandale sanglant des évêques sacrilèges d'Espagne tente de se justifier en s'impliquant dans une responsabilité plus étendue. Ainsi, le clergé international tout entier nous apparaît terni par la conduite publique ignominieuse du clergé espagnol. Tout le clergé, tous les ordres religieux sont éclaboussés du sang innocent de notre peuple.

Ni le silence prudent de certaines autorités ecclésiastiques, ni la faible voix de quelques autres, ne suffisent à masquer ou à détourner de l'Eglise catholique la tragique responsabilité qu'elle a dans la guerre d'Espagne.

Aujourd'hui, la question religieuse espagnole, de même que notre lutte, se déverse sur le monde entier. Le problème reste posé, vif et sanglant, à toutes les consciences, dans tous les pays.

L'Eglise catholique a permis que soit posée dans son cœur même, la question dramatique qu'ont posée, dans leur folie, les ecclésiastiques espagnols, sur notre sol. Et aujourd'hui, elle ne peut plus l'éviter. Son autorité morale et matérielle se trouve enchaînée tout entière à ce terrible, à cet épouvantable état de choses.

la LIBERTÉ de CONSCIENCE



Le culte est exercé normalement, les réfugiés basques chassés de leur pays par les tueurs d'enfants et les destructeurs d'églises ont retrouvé, grâce à la République, des lieux où prier.



La messe basse dans l'église basque de Barcelone : le prêtre se tourne vers les fidèles.

Elle assure l'**ORDRE** et la **JUSTICE** avec le consentement de tous

... « L'une des caractéristiques fondamentales de ce gouvernement a été d'avoir su rétablir pleinement l'ordre et l'autorité avec une efficacité telle qu'on n'en a probablement pas vue en Espagne depuis plus de cent ans. Mais ce sont là, en outre, un ordre et une autorité « sui generis », un ordre et une

autorité démocratiques, un ordre et une autorité librement consentis, tels qu'on n'en a jamais vus en Espagne. »

Président NEGRIN,
(Discours devant les Cortès,
1^{er} octobre 1938.)



Le tribunal populaire, où se déroulent les procès politiques et militaires, fonctionne publiquement. On voit ici, sur la photo de gauche, un aspect de la salle pendant un procès : à gauche, le procureur; à droite, au premier plan, les accusés, et, derrière, le public. Sur la photo de droite : le public suit attentivement les débats.

CONNAITRE L'ESPAGNE

(Suite de la page 3).

La plus grande partie du territoire national appartient au domaine de l'espagnol, du *castillan*, seule langue officielle jusqu'à la reconnaissance — relativement récente — du *basque* et du *catalan* comme langues officielles dans les régions intéressées.

Mais cette variété régionale de l'Espagne n'a pas d'autre signification que la variété même de la péninsule. Au-delà de ces différences, il y a entre les peuples de l'Espagne des liens de parenté et de solidarité, qu'a fortifiés l'Histoire. Et la personnalité organique de l'Espagne est pareille, en cela, à celle de la France.

L'Espagne est riche. Son sous-sol possède des ressources minérales telles que, pendant longtemps, la production minière de l'Espagne fut la plus forte du monde.

L'Espagne occupe le premier rang dans la production du MERCURE. Les seules mines d'Almadén, les plus riches du monde, produisent plus de 1.340 tonnes de minerai sur les 1.400 tonnes qu'atteint la production universelle. La profondeur de ces mines n'excède pas 350 mètres et leur réserve en minerai en assure l'exploitation pour de longs siècles. La seule rivale de l'Espagne dans ce domaine est l'Italie, qui ne cache pas son ambition d'obtenir — au moyen de son intervention — le monopole de la production du mercure dans le monde.

Cinq milliards cinq cents millions de toïnes : telle est la réserve que possède l'Espagne en ce qui concerne la *houille*. On la trouve aux Asturies, dans la province de Léon, à Puertolano au Sud, à Ciudad Real, à Belnáz au Nord. Et il convient d'ajouter à la production de la houille, celle de l'anthracite et de la lignite.

C'est au Maroc espagnol et dans la région de Bilbao, à Somorrostro, que se trouve le *fer espagnol*, extrêmement abondant (5.517.000 tonnes en 1930). Précieux article d'exportation, le minerai espagnol, exceptionnellement riche, donne en moyenne 45 % de métal.

En ce qui concerne le minerai de *plomb*, l'Espagne est le premier pays producteur d'Europe. Et c'est au *cuvre* espagnol, aux *pyrites ferro-cuivreuses* de Huelva, du Rio Tinto, de la province de Séville et de Cordoue que songeait Adolf Hitler, en proclamant, dans un discours retentissant prononcé le 27 juillet 1937 à Würtzbourg : « Il nous faut un gouvernement nationaliste en Espagne pour pouvoir nous procurer le minerai espagnol. »

Paroles lourdes de sens si l'on songe que le sol espagnol produit encore, mais en moindre quantité, le *cinabre* et le *soufre*, le *sel gemme*, le *man-ganèse*, les *sels de potasse* et l'*étain*.

Telles sont les richesses incalculables du sous-sol espagnol.

Quant à la terre d'Espagne, il est faux de dire qu'elle soit pauvre. Tout au contraire. Mal exploitée dans le passé par les grands propriétaires fonciers, la réforme agraire et les vastes plans d'irrigation de la République en auront bientôt fait une des terres les plus fécondes du globe. D'ores et déjà ses oliviers représentent 60 % de la production européenne et ses orangers, 50 %. Elle est riche en cheptel et en céréales. Ses fruits et ses vins sont célèbres.

Azaïm l'a dit : « Ce que ces puissances cherchent chez nous, ce sont nos mines, nos matières premières, nos ports, le contrôle du détroit de Gibraltar, des bases navales dans l'Atlantique et en Méditerranée. »

Espagne ! terre admirable, peuple exemplaire et merveilleux, notre admiration et notre tourment incessants ! Des puissances maléfiques de la guerre, du fascisme, de l'incendie et de la mort qui l'assaillent et de leurs complices, nous répéterons ce que le grand Goya disait des monstres : « Divine raison, n'en laisse aucun. »

Stefan PRIACEŁ.

L'ESPAGNE ÉTERNELLE

(Suite de la page 4).

Mais qu'est-ce que j'écris ? Cela se passait pourtant il y a plus d'un siècle ! Tant de similitudes et de concordances étonnantes !

Alors, ce fut la réaction bête et noire : les tribunaux ne suffisaient plus à juger les libéraux, on poursuivait tous ceux qui possédaient un livre espagnol imprimé entre 1820 et 1823, ou un livre étranger. Les étudiants devaient jurer qu'ils ne reconnaissaient pas la souveraineté du peuple.

A la mort de Ferdinand VII, la reine régente Marie-Christine ordonna l'amnistie. Les Cortès s'ouvrirent en 1834, et une vie politique passionnée commença, incarnée dans la lutte entre les modérés, parti aristocratique, et les progressistes, parti démocratique, entre les Carlistes, partisans de don Carlos, pour qui la lutte n'était pas seulement dynastique, mais séparatiste, et les Christiniens libéraux.

Toute l'histoire du XIX^e siècle n'est que suite de constitutions violées suivies de périodes de réaction, de reprises par le peuple des libertés élémentaires qu'on lui accorde de temps en temps, comme un os jeté à un chien, constitution réactionnaire de 1845,

révolutions de 1854, de 1868, constitution de 1869. La République est proclamée en 1873, mais les Bourbons sont ramenés l'année suivante ; mouvements séparatistes de Catalogne, du Pays Basque, et, à travers tout cela, la dictature des grands propriétaires fonciers, de l'Eglise et de l'armée, dont le seul but était de maintenir dans la servitude un peuple systématiquement abandonné à la misère et l'ignorance.

Lorsque, le 14 avril 1931, fut proclamée la République, ce fut pour l'Espagne comme si une nouvelle ère allait commencer. Mais l'aspiration profonde du peuple vers sa libération intellectuelle et économique allait se heurter à ces puissances dont il ébranlait la domination. Et, de même qu'en 1822 Ferdinand VII avait appelé Louis XVIII à son aide, les forces de réaction du monde allaient, une fois de plus, se donner la main contre le peuple d'Espagne.

1936-1938 : l'histoire de Numance et de Gérone continue, vers la libération de l'homme espagnol, vers la libération de l'Homme.

Edith THOMAS.

...et malgré tout l'E



Ci-dessus : Spectacle de la rue. On se fait « prendre le portrait » par le photographe ambulant pour l'envoyer à l'être cher qui est au front.

Ci-dessous : Au stade du Football-Club de Barcelone, se dispute un match entre deux équipes militaires. Le permissionnaire y a mené sa fiancée.



ut l'Espagne n'a pas perdu le sens de la joie

Photos de notre envoyé spécial CHIM



Malgré les horreurs de la guerre, en dépit des bombes, en dépit de la faim et des deuils, l'Espagne n'a pas perdu le sens de la joie. Elle continue dans la tourmente à savoir rire et chanter. Les nerfs sont tendus,

la volonté bandée, pour gagner la guerre et chasser l'envahisseur ; mais, au milieu de cette tension et de cette volonté farouches, on retrouve le sourire éternel d'un peuple joyeux qui, comme le nôtre, aime la

vie. La rue à Barcelone n'a rien perdu de son animation et la présence de la guerre rend plus touchantes encore maintes scènes de la vie quotidienne. L'objectif de notre envoyé spécial Chim vous les révèle, ainsi que les amusements populaires.



CI-DESSUS : En haut. Le manège d'automobiles est un des plaisirs les plus goûtés du parc d'attraction. — En bas. La danse n'a rien perdu de sa faveur auprès des Espagnols, et les couples sont nombreux dans les bals populaires.

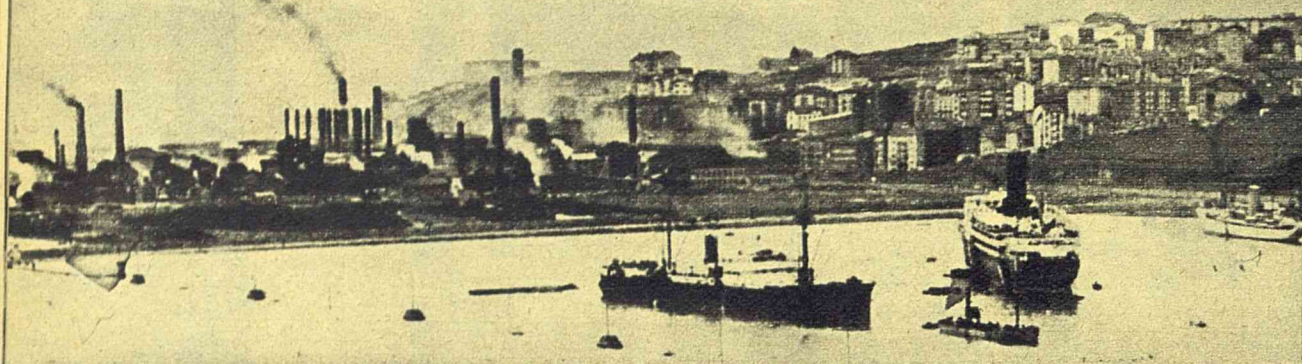
CI-DESSUS : En haut. Dans la rue, l'échope de l'écrivain public, qui, aujourd'hui, dispose d'une machine à écrire, reçoit de nombreuses visites. On écrit beaucoup plus depuis qu'il y a un arrière et un front. — En bas. Les permissionnaires savourent quelques heures de détente, à une terrasse de café des ramblas.



A gauche : Dans la grande capitale en fièvre, une promenade trop brève avant de repartir.

A droite et ci-dessus : Les attractions voisinent avec la piscine, où s'ébat une jeunesse pleine de vie.

Le port de Bilbao, où sont accourus les techniciens et ingénieurs hitlériens. On voit les hauts-fourneaux de cette importante cité industrielle.



Les BUTS STRATÉGIQUES et ÉCONOMIQUES

de HITLER et MUSSOLINI dans leur guerre contre l'ESPAGNE

par H. CHASSAGNE

Les avocats français de la rébellion franquiste — et ils sont nombreux dans la presse et au Quai d'Orsay — n'ont à la bouche qu'un argument : « Surtout, pas de guerre idéologique. Rapprochons-nous de Burgos, parce que c'est l'intérêt permanent de la France. » On croirait, à les entendre, qu'ils prônent une politique fondée sur la réalité, mais qui connaît les faits, les faits permanents, sait qu'il n'en est rien, au contraire; ceux-là mêmes qui crient contre les querelles idéologiques, oubliant le fondement matériel de ces querelles, sont ceux qui, sans égard pour les intérêts du pays, cachent la vérité pour prôner leur soumission au fascisme; leur idéologie, c'est l'anticommunisme de l'axe Rome-Berlin, qui voile si mal et si démagogiquement des appétits impérialistes. En Espagne, si Hitler et Mussolini ont aidé et aident Franco, ce n'est point qu'ils sont unis par le désintéressement, mais ils visent des buts stratégiques et économiques que leurs avocats français affectent de méconnaître.

Intérêts permanents de la France ! Soit, mais qu'on nous permette de rappeler certains traits, non moins permanents, de la politique allemande à l'égard de l'Espagne et à l'encontre de notre pays. Qui ne se souvient, par exemple, de la situation faite à la France par l'Empire de Charles-Quint qui, comme dans une tenaille, serrait le royaume de François I^{er} dont il dominait la quasi-totalité de ses frontières terrestres ? Qui ne se souvient aussi que, pendant la Révolution Française, les Bourbons de Madrid intriguaient avec les émigrés et les autres souverains et participèrent à la coalition qui vainquit la Convention ?

L'Espagne, plus près de nous, fut une des causes de la guerre de 70; Bismarck rêvait alors de mettre sur le trône madrilène un Hohenzollern et ainsi, comme il l'avouait lui-même, « de fixer la mouche espagnole sur le dos de la France ». Et alors, à notre connaissance, le Front Populaire, la « menace rouge », n'existaient point; cette « menace » n'existait pas plus en 1905 quand, lors de la visite d'Alphonse XIII à Berlin, Guillaume II demanda à ce monarque de concentrer, en cas de guerre, 200.000 hommes sur la frontière pyrénéenne, afin d'immobiliser sur la ligne Bayonne-Perpignan deux corps d'armée français. Si M. Daladier, ministre et agrégé d'histoire et de géographie, s'occupait vraiment de la défense nationale, nous lui demanderions de relire un manuel d'histoire, de regarder une carte et de consulter nos vieux plans de mobilisation; l'un, justement, envisageait cette hypothèse d'une coalition de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne.

Et pendant la guerre ? La neutralité du gouvernement espagnol ne fut-elle pas singulièrement favorable aux Empires centraux ? Espionnage, ravitaillement de sous-marins, propagande anti-française au Maroc, etc., tout cela fut toléré. On vit même Primo de Rivera rendre à l'Allemagne l'équipage d'un sous-marin; n'est-ce point en Espagne que Marthe Richard dut sacrifier sa pudeur au chef espion von Kalle ? Même le grave, le sérieux Temps l'oublie, qui écrivait alors, le 9 août 1914 : « Si la Méditerranée devient une seconde Baltique, on pourrait dire, cette fois, qu'il n'y aurait plus d'Europe. Sans avoir tiré un coup de canon, ni perdu un homme, ni cédé un seul pouce de terrain, une puissance peut-être réduite à rien. »

Le 28 décembre 1914 : « Les partis avancés de gauche sont nettement partisans d'une action favorable aux alliés. Les libéraux ne sont pas unanimes sur l'interprétation de la neutralité et les ultramontains sont favorables à l'Allemagne. Les droites, dans la péninsule ibérique, sont ouvertement germanophiles et leur ardeur est soutenue par la propagande allemande... L'Allemagne féodale et l'Autriche cléricalle et bureaucratique ont, au contraire, le mérite, à leurs yeux, d'être les soutiens de la religion d'Etat, de l'autorité

absolue et des privilèges de caste, qui sont, dans leur esprit, la base de l'ordre social. »

Mais, messieurs du Temps, du Jour et autres journaux profranquistes, où donc se recrutent, aujourd'hui, les partisans de Franco ? Les « partis avancés de gauche » espagnols sont-ils donc francophiles ? Ou bien, messieurs, faudra-t-il attendre les premiers jours d'une guerre que votre politique, celle de Bonnet et de ses amis Pomaret, Bergery, Monzie, Roche et autres Pfeiffer rendent inévitable, pour que la réalité vous apparaisse et que votre « idéologie » issue du coffre-fort s'évanouisse... à moins que le souci de vos « privilèges de caste » ne vous pousse à la trahison, comme hier les nobles émigrés ?

Je connais votre première réponse : « Il n'y aurait pas eu de rébellion franquiste si le Front Populaire n'avait point existé. »

Voire. De même que les faits traditionnels infirment votre actuelle position, de même la fable du complot communiste, que vous réécritez avec autant d'assurance que Goebbels au lendemain de l'incendie du Reichstag, s'évanouit devant la réalité, ce que nous allons brièvement montrer. Faut-il vous rappeler que dans ce si furieux « Mein Kampf » que vous ne pratiquez point assez, Hitler analyse très minutieusement les conditions d'un encerclement de la France et qu'en un endroit de son livre (page 695), il regrette que vers l'Espagne notre pays soit plus ou moins à l'abri d'une agression; or, qui connaît les nazis sait fort bien qu'une telle constatation entraîne le III^e Reich à faire le possible et l'impossible pour que change cette situation.



Une couverture de l'illustré italien « Domenica del Corriere », glorifiant les « exploits » des légionnaires envoyés par Mussolini contre l'Espagne.

En 1934, un stratège de la Maison Brune, Ewald Banse, écrivait, dans son œuvre « Terres et Peuples dans la guerre mondiale » : « L'Espagne a joué, pendant la guerre, le rôle d'un honnête homme. Malheureusement, l'importance politique et militaire de ce pays, qui est l'allié naturel de l'Allemagne contre la France, a beaucoup diminué. L'intérêt de l'Allemagne est de lui rendre sa force. Telle qu'elle est, elle peut retenir quelques corps d'armée à la frontière des Pyrénées. »

Phrases, direz-vous; oui, mais déjà Mussolini, votre ami Mussolini, agissait avec les droites espagnoles contre la France, une France qui n'était point non plus celle du Front Populaire. La rébellion de Franco a donc une préhistoire qu'il ne faut ni ignorer, ni feindre d'ignorer.

En 1926, troisième année de la dictature de Primo de Rivera, un traité fut conclu entre l'Espagne et l'Italie, traité « secret » qui, alors, alarma et notre Quai d'Orsay et notre rue Saint-Dominique, et il y avait de quoi : l'Italie obtenait le droit, en cas de guerre, d'établir et de maintenir une base militaire aux Baléares; l'Espagne s'engageait, en cas de guerre, à interdire aux troupes françaises le passage sur son territoire.

Mais, en 1931, quand s'écroulèrent la dictature de Primo de Rivera et la monarchie alphonstiste, les républicains, les « partis avancés de gauche » dénoncèrent ce traité, à la grande colère de Mussolini qui, voyant s'effondrer un de ses plans stratégiques, résolut d'intervenir dans la politique intérieure de l'Espagne et de soutenir les gens de droite, traditionnellement ennemis de la France. Le 31 mars 1934, un procès-verbal fut signé à Rome par le lieutenant général Don E. Barrera, organisateur du pulch de Sanjunjo en 1932, don Lizarza et don Olajabal de la « Communauté Traditionnaliste », don A. Goicochea de la « Rénovation Espagnole »; Mussolini s'engageait à aider tous les partis dont le but est le renversement de la République, à leur fournir sur le champ 200.000 fusils, 20.000 grenades, 200 mitrailleuses et un million et demi de pesetas, et à renforcer son assistance dans la mesure où les circonstances le rendraient nécessaire. A propos, qui a fourni à nos Cagoulards armes et fonds ?

Le coup d'Etat de Franco a donc été préparé de longue main et le résultat des élections de février 1936 ne servit que de prétexte à son déclenchement. Quant à l'aide italo-allemande, elle a commencé, elle aussi, bien avant le soulèvement franquiste. N'a-t-on point trouvé sur les aviateurs italiens qui furent forcés d'atterrir en Oranie un ordre de marche daté du 15 juillet, c'est-à-dire antérieur de trois jours à la rébellion. Le « Volkischer Beobachter », dont personne, pas même M. Flandin, ne niera le caractère au moins officieux, nous prévenait charitablement, ce même 15 juillet, après avoir bien entendu dénoncé les atrocités des « rouges ».

« En tout cas, ce ne serait pas la première fois, au cours des vingt dernières années, que la trêve estivale que l'Espagne est accoutumée d'avoir, devait être troublée par de graves surprises politiques. »

Alors, en toute franchise, s'agit-il d'un complot communiste intérieur ou d'un complot fasciste, tramé de l'extérieur ?

Jose à peine parler, maintenant, de l'intervention italo-allemande en Espagne; il n'est guère, pour la nier, que les officiels du Quai d'Orsay et du Foreign Office, que ces hommes à propos duquel le docteur Négrin, dans un de ses derniers discours, disait, non sans quelque ironie, peut-être :

« Il y a des gens que l'évidence aveugle, comme le soleil éblouit ceux qui le regardent en face. Mais, même en admettant ceci, on ne saurait déterminer parfois où finit la candeur et où commence la complicité. »

M. Chamberlain et M. Bonnet ont toujours ignoré ces articles, ces livres italiens où des chemises noires louaient soit ces « magnifiques divisions légionnaires » qui, à Guadalajara ou plus récemment devant Gandesa ont fait leurs preuves, ou cette « magnifique aviation légionnaire » qui sait bombarder les femmes et les enfants, si bien qu'un jour, un jour de remords peut-être devant ce sang innocent, Chamberlain a crié « son horreur et son dégoût ». (Chambre des Communes, 18 mars 1938.)

Ce qui nous intéresse, c'est l'importance actuelle de l'intervention italo-allemande. En effet, Mussolini vient de retirer 10.000 soldats, mutilés, élopés ou démoralisés; grâce à ce retrait qui n'enlève aucune force au corps expéditionnaire, au contraire, le Duce avait raison d'espérer, il connaît bien son partenaire, que l'accord anglo-italien entrerait en vigueur, avec ses conséquences financières et d'abord l'octroi d'un emprunt. Mais il reste en Espagne au moins quatre divisions de chemises noires et leurs réserves; divisions du Litorio, division des Fiamme Nere, division Trece, division du 23 mars; il reste aussi de l'aviation (700 appareils de première ligne); d'ailleurs, comme le Times fut obligé de l'avouer, dans ses numéros du 23 juillet et du 15 août dernier, les aviateurs légionnaires partent d'Italie pour bombarder la côte espagnole après avoir fait escale à Majorque. Et l'artillerie ? Et les chars d'assaut ? Et les détachements spéciaux, les services, etc ? Bref, on peut évaluer à plus de 80.000 le nombre des « volontaires » italiens qui servent encore dans l'armée franquiste alors que toutes les brigades internationales qui servaient dans l'armée républicaine ont été retirées.

Si Mussolini fournit avant tout à Franco « la chair à canon », Hitler, plus ménager de ses hommes et plus adroit, fournit des techniciens, militaires et civils, des soldats et des cadres servant la D.C.A., l'artillerie lourde, des aviateurs pilotant avions de bombardement Junkers, monoplans Heinkel, avions de chasse Messerschmidt, des conseillers militaires, quelques milliers d'hommes et un matériel énorme, car l'Espagne sert de champ d'expérience à l'armée du III^e Reich.

Ce sont des Allemands qui sont instructeurs dans les écoles militaires, qui dirigent la majeure partie des champs d'aviation et qui en créent de nouveaux, ainsi celui de Saint-Sébastien, qui organisent toutes les fortresses dirigées contre la France : artillerie

La 5^{ème} colonne, le Poum et les espions trotskystes

par J. BRUHAT

Le procès du P. O. U. M. qui se déroulait à Barcelone vient de se terminer.

Le jugement reconnaît dans ses attendus que des membres du P. O. U. M. se sont joints au mouvement subversif provoqué par des éléments rebelles à Barcelone en mai 1937, ciales. Ces membres sont reconnus coupables du délit de rébellion compris dans l'article 238 N° 4 du Code pénal de droit commun pour avoir tenté de soustraire la nation à l'autorité du gouvernement.

En conséquence sont condamnés à 15 ans de séparation de la communauté sociale (internement) les inculpés : Julian Gomez Garcia (Gorkin); Juan Andrade Rodriguez, Enrique Adrocher Pascual (Gironella) et Pedro Bonet Cuito; à 11 ans de la même peine, comme complice : José Arquer. Ils appartenaient tous les cinq au Comité exécutif du P. O. U. M. Deux accusés, José Escuder et Daniel Redull, ont été acquittés.

Le Tribunal a décrété la dissolution du P. O. U. M. et du groupement trotskyste intitulé : « Jeunesse communiste ibérique ».

AVANT JUILLET 1936

Ce procès a jeté de vives lueurs sur la cinquième colonne, ses moyens d'action et ses inspirateurs. Avant juillet 1936, la cinquième colonne multiplie les attentats afin de diminuer l'autorité des républicains qui l'ont emporté aux élections de février. Qu'on nous permette d'en énumérer quelques-uns.

Le 9 mars, à Tolède, un membre de la Fédération des Syndicats est tué. A Huesca deux ouvriers sont assassinés. Le 11 mars, à Madrid, attentat contre M. Luis Jimenez de Asua, professeur à la Faculté de Droit. Le 7 avril, une bombe fait explosion au domicile de l'avocat Ortega y Gasset. Le 13 avril, deux morts : à Benameji le socialiste Blas Infante et à Madrid un magistrat M. Manuel Pedregal. Le 14 avril, toujours à Madrid et au cours du défilé qui célébrait l'anniversaire de la République, deux personnes sont tuées. Le 23 avril, un jeune communiste est abattu dans la province de Cordoue, à Villafranca. Le 27 avril, Jose et Miguel Badia sont tués à coups de revolver à Barcelone. Le 13 juillet, le lieutenant Castillo est assassiné... A l'égard de tels procédés, de telles méthodes de propagande politique, le gouvernement fait preuve d'une très grande faiblesse. Cette faiblesse envers les ennemis de la République, envers la cinquième colonne fut une des causes de l'insurrection de juillet 1936.

LA CINQUIEME COLONNE ET LE P. O. U. M.

Depuis juillet 1936 la cinquième colonne a redoublé d'activité. C'est un deuxième front. Le premier est visible : traînée noire sur la carte, ligne de tranchées sur le terrain. Le front de la cinquième colonne ne se devine ni sur la carte, ni sur le terrain. Le champ d'action de la cinquième colonne c'est l'intérieur même de la zone gouvernementale, à l'arrière des troupes républicaines. Qu'on excuse une formule brutale ! Mais, la cinquième colonne, c'est avant tout le coup de poignard dans le dos.

Elle comprend — et nous ne parlons que de l'Espagne — des agents directs de Franco, des espions du fascisme international, et aussi (car il est des besognes qu'on ne peut confier à des hommes de droite) de prétendus révolutionnaires qui, en fait, ont passé (à moins qu'ils ne lui aient toujours appartenu) au

service du capitalisme réactionnaire. Ces prétendus révolutionnaires, c'est essentiellement le P. O. U. M., parti qui s'est appelé avec quelque ambition « parti ouvrier d'unification marxiste ». Parti de trahison et de sabotage de la défense nationale il vient d'être condamné par le tribunal républicain de Barcelone.

Ce procès ne fut pas un procès d'idées ou de tendances. Il ne s'agissait point de juger des hommes dont les conceptions du salut républicain ne correspondaient point avec celles de la majorité. Non. Procès de droit commun dans lequel le tribunal allait juger des délits, des crimes et non des actes politiques.

LE P. O. U. M. CONTRE LA REPUBLIQUE

Les trotskystes du P. O. U. M. répandaient sans vergogne en les teintant d'une phraséologie de gauche des théories nettement fascistes. Andrade, membre du Comité exécutif du P. O. U. M., déclara au cours du procès que la guerre d'Espagne n'était pas une guerre d'invasion, ni une guerre de conquête, mais une simple guerre civile. Il affirma qu'entre l'Allemagne, l'Italie et les rebelles, il n'y avait que simple solidarité idéologique, mais qu'en aucun cas on ne pouvait parler d'invasion étrangère. Gorkin, directeur politique de la Batalla, journal du P. O. U. M., tint des propos identiques. Ce langage avait de toute évidence le joyeux agrément des dirigeants de Burgos. Innocent tant les rebelles, les trotskystes chargeaient le gouvernement républicain de tous les crimes. Ils assuraient qu'un tel gouvernement ne représentait rien et l'accusaient publiquement d'être « à la solde de Moscou ». Combien de fois leurs calomnies furent reprises dans le monde entier par les amis de Franco ! Leur violence était d'autant plus grande que l'unité du peuple se renforçait.

« LA VENDEE TROTSKYSTE »

De la parole, les hommes du P. O. U. M. vont passer aux actes. Leur campagne soulevait l'indignation de tout le pays. Les attentats se multipliaient à l'égard des chefs républicains — et à juste titre l'opinion populaire cherchait les coupables et les complices du côté du P. O. U. M. Les trotskystes tentèrent alors de dresser la population de Barcelone contre les autorités républicaines. Ce furent les événements de mai 1937. On se souvient des faits les plus importants. Le 3 mai, le commissaire à l'ordre public reprend le Central téléphonique de Barcelone que des « incontrôlables » et les individus du P. O. U. M. avaient occupé. Le P. O. U. M. provoque des attroupements, dresse quelques barricades, fait mettre en batterie les canons qui devaient être au front mais que les miliciens du P. O. U. M. avaient gardés par devers eux. De violents combats ont lieu, le gouvernement soutenu par la population catalane finit très rapidement par l'emporter. Lors du procès les accusés trotskystes présentèrent les événements de mai comme une protestation « spontanée » contre la réoccupation du Central téléphonique. Explication insoutenable ! Depuis des mois le putsch était systématiquement préparé par le P. O. U. M., par les campagnes violentes de son journal la Batalla. Dès le début de mars une réunion s'est tenue à Lérida afin d'organiser le soulèvement — et les partisans du P. O. U. M. avaient préparé des dépôts d'armes. Agissements combien criminels en un temps où sur le front les soldats manquaient de munitions et d'armes !

(Suite page 22.)

bourde à Fontarabie, à Irun, à Saint-Sébastien, aux Trois Couronnes, au mont Ulla, au fort Guadalupe, c'est-à-dire sur la frontière pyrénéenne, à 300 kilomètres du théâtre de la guerre.

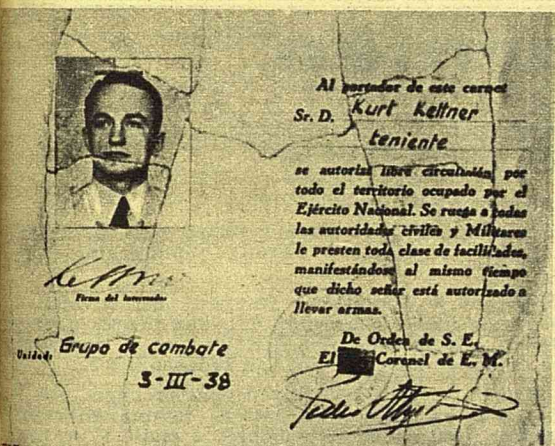
Bien entendu, les Allemands ne se bornent point à équiper militairement le pays, mais ils l'exploitent économiquement; l'on voit des ingénieurs hitlériens dans toutes les entreprises minières et métallurgiques, ils dominent absolument la Compagnie espagnole des Mines du Riff, les pyrites de Bilbao vont vers le III^e Reich et pour favoriser le trafic comme pour se préparer des bases en cas de conflit, les techniciens du III^e Reich ont refait le port de Pasajes, ils transforment celui de Bilbao où le débarquement de matériel était quasi impossible.

Il est bien insensé de croire, comme certains groupes capitalistes français et britanniques, qu'après la victoire de Franco, cette pénétration cesserait comme par miracle, ne serait-ce que pour cette raison bien élémentaire : Hitler a fourni à Franco du matériel de guerre valant des milliards et des milliards de marks et le III^e Reich conserverait une hypothèque économique pour ce matériel; la présence de milliers de techniciens garantirait le paiement de cette hypothèque et les capitalistes français et anglais seraient, malgré leur platitude, évincés de la majeure partie des positions qu'ils occupaient avant le 18 juillet 1936; Mussolini a d'ailleurs eu soin de les en prévenir :

« Nous ne désirons pas qu'après la fin de la tentative de complète bolchévisation on restaure (sic et simplifier) ce régime bizarre de condominium et d'exploitation franco-anglais, qui était en vigueur sous la monarchie d'Alphonse XIII.

« ...Nous sommes prêts à repousser demain le second « péril pour l'indépendance espagnole » (sic), avec les moyens les plus opportuns : avec notre collaboration économique, avec les services de nos techniciens, avec l'œuvre de nos ouvriers, avec tout ce qui peut aider à rendre l'Espagne maîtresse effective d'elle-même, de ses terres, de ses richesses, de son destin. » (Gazzetta del Popolo, 14 août 1938).

L'enjeu de la guerre n'est pas seulement de mettre la main sur les matières premières dont l'Espagne est riche; il est aussi de menacer la sécurité militaire de la France en transformant l'Espagne en une base d'opérations, en coupant les lignes de communication nécessaires à notre pays. L'Italie fasciste rêve de faire des Baléares — et ce rêve est déjà une réalité — une base d'opérations pour sa flotte et son aviation. Tant que les îles Baléares sont neutres, nos communications avec l'Afrique du Nord restent libres; pour montrer l'importance de ces communications, il suffit de rappeler que pendant la dernière guerre sont venus d'Afrique du Nord dans la métropole 500.000 combattants et 200.000 travailleurs; l'hostilité de l'Italie menacerait nos transports à passer de nuit à l'ouest des Baléares, mais que ces îles soient aux mains de nos ennemis, toutes nos communications maritimes sont



Carnet militaire d'un officier allemand (Kurt Kettner), fait prisonnier par les troupes républicaines.

coupées, ce qui serait gros de conséquences militaires et économiques.

La domination de l'axe Rome-Berlin sur la péninsule elle-même aurait des conséquences plus terribles encore pour notre pays. Des champs d'aviation espagnols peuvent partir des avions qui menaceraient tout le Sud et le Centre de notre pays : de Marseille à Clermont-Ferrand et à Bordeaux; or, dans cette zone, ont été édifiées de nombreuses usines de guerre.

De plus, Rome et Berlin disposeraient des côtes atlantiques de l'Espagne, de la rade de Cadix et du port du Ferrol entre autres, et toute cette côte deviendrait une base d'opérations pour les sous-marins, les torpilleurs ou les avions qui gêneraient considérablement nos communications atlantiques, lesquelles seraient aussi menacées par les colonies espagnoles de l'Afrique Occidentale transformées également en bases d'opérations. Sans parler des menaces qui pèseraient sur notre empire colonial et d'abord sur le Maroc; Ludendorff n'a-t-il point écrit un jour que le théâtre principal de la prochaine guerre serait en Afrique du Nord. C'est peut-être exagéré, mais il est sûr, nous croyons l'avoir montré, n'en déplaise à Bonnet-Daladier, que les chances d'une guerre mondiale traiteraient considérablement si la victoire de Franco était rendue possible. L'Allemagne a augmenté en un an sa capacité de mobilisation d'un million d'Autrichiens et de Sudètes; elle a sans combat mis hors de jeu l'armée tchèque qui lui aurait immobilisé un million six cent mille hommes; va-t-on tout tenter pour lui donner l'Espagne ?

H. CHASSAGNE.

Au procès des espions trotskystes du POUM : au fond le tribunal, au centre la table avec les documents, à gauche les accusés, au premier plan les journalistes étrangers qui ont pu se rendre compte des garanties juridiques données aux accusés.



L'AIDE A L'ESPAGNE

(Suite de la page 10.)

CE QUI RESTE A FAIRE

Certes, cet effort de tous les peuples du monde est digne d'admiration, mais il n'est pas suffisant encore. C'est un effort exceptionnel que doivent accomplir tous les peuples, et le peuple de France, en particulier ne saurait y faillir.

Le gouvernement espagnol doit faire vivre toutes ses populations de l'arrière, c'est-à-dire 12.314.657 personnes.

Pour que vivent ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants, une somme mensuelle de deux cents millions de francs est nécessaire !

On veut étrangler la République espagnole, on lui applique le blocus, on garde son or dans les caves de notre Banque de France; le gouvernement de la République espagnole soutient une terrible guerre d'invasion; il ne peut subvenir à des besoins aussi considérables et multiples. Nous devons l'aider.

Nous devons l'aider de toutes nos forces. Nous ne pouvons laisser mourir de faim des millions de femmes et d'enfants.

Déjà, à l'appel du Comité de Coordination, une grande Journée de Solidarité a eu lieu le 6 novembre. Le président Edouard Herriot a bien voulu accepter, avec d'autres personnalités éminentes, le patronage de cette grande Journée.

Déjà, l'Union des Syndicats de la Région Parisienne a décidé l'achat de 100.000 quintaux de blé à l'Office du blé.

Déjà, à l'issue de la Conférence universelle d'action pour la Paix, le Comité de Coordination a repris l'idée d'un Grand Emprunt populaire international pour le ravitaillement des populations civiles d'Espagne, emprunt garanti par le gouvernement espagnol. L'enthousiasme suscité par ce très large appel à la solidarité universelle est considérable. Il faut souhaiter que ce magnifique projet soit bientôt réalisé.

Déjà, avec l'appui du Secours Populaire, les organisations paysannes ont décidé l'envoi d'un bateau des paysans de France à la République espagnole.

Mais, dès à présent, il faut obtenir de notre gouvernement, par une vaste et vigoureuse campagne publique :

1° Que sur l'excédent de la récolte du blé, le million de quintaux de blé déjà promis par M. Daladier, soit fourni à la République espagnole, comme don de la République française ;

2° Que les convois et bateaux de vivres soient placés sous la protection du pavillon de la Croix-Rouge ou des bâtiments de guerre français ;

3° Que toutes les valeurs appartenant au gouverne-

ment légitime de l'Espagne ou à ses ressortissants se trouvant actuellement en France lui soient restituées (restitution de l'or détenu à la Banque de France, des bateaux de commerce ou chalutiers se trouvant dans certains ports, etc...) ;

4° Que des crédits soient accordés par le gouvernement français au gouvernement espagnol pour lui permettre d'acheter des vivres à l'étranger.

Nous allons aider plus que jamais, de toutes nos forces, le gouvernement de la République espagnole ! Un peuple entier a faim. Il faut faire très vite ! Peuple de France, aidons à le sauver !

Donnez partout, et vite et le plus que vous pouvez !

Jean ROIRE.

Adressez vos dons au compte chèque postal J. Chauvet 1642-57, Paris.



UN certain nombre d'articles d'un grand intérêt, concernant la question d'Espagne, n'ont pu trouver place dans ce numéro en raison de l'abondance des matières. C'est ainsi que nous avons dû ajourner la publication d'une remarquable étude de J. Vicens sur la situation politique dans la partie de l'Espagne aux mains des rebelles, étude que nous publierons dans un très prochain numéro.

Victoires d'une jeune armée

(Suite de la page 6.)

TERUEL

Fin 1937, les milices ont disparu, pour faire place à une véritable armée, instruite, disciplinée, possédant des qualités manœuvrières, conduite par un état-major confirmé par un an et demi de guerre. Le gouvernement espagnol n'est donc plus obligé de subir les attaques de l'adversaire, il est en mesure de les prévenir, de les déjouer, de prendre à son tour l'offensive.

La bataille de Teruel est une affaire à objectifs limités ayant un but bien déterminé : enlever à l'ennemi l'initiative des opérations et l'empêcher de lancer sur Madrid l'attaque qu'il prépare. C'est une réplique de la bataille de la Somme en 1916.

Le 15 décembre 1937, le commandement républicain prend l'offensive. Le 21 décembre, les troupes gouvernementales font leur entrée à Teruel.

Le 29 décembre, les rebelles entament une première contre-offensive qui échoue. Une deuxième fois, le 10 janvier 1938, ils recommencent avec des moyens formidables.

Ce n'est que le 21 février que le haut-commandement républicain, afin d'éviter des pertes inutiles, ordonne l'évacuation de la ville qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Mais le résultat cherché est obtenu.

Les républicains n'ont pas mis en ligne plus de 45.000 hommes, alors que 130.000 hommes et un matériel formidable ont dû être amenés par les rebelles du front de Madrid. La capitale est donc une fois de plus dégagée.

L'EBRE

« Le franchissement de vive force d'un cours d'eau suffisant pour constituer un obstacle est une opération délicate dont la réussite exige la réunion de certaines conditions tactiques et techniques. » (1).

Dans la nuit du 24 au 25 juillet 1938, les troupes républicaines ont franchi l'Ebre sur un front d'environ 150 kilomètres dans la zone comprise entre Amposta, au sud, près de l'embouchure du fleuve et Mequinenza, au nord, au confluent du Rio Sègre. Dans la zone de franchissement, l'Ebre est un cours d'eau large, profond, assez rapide, qui constitue un obstacle des plus sérieux. De plus, sa rive droite, celle opposée aux assaillants, est bordée de hauteurs qui surplombent le fleuve de 500 à 800 mètres.

Les premiers éléments d'infanterie ont traversé en barques de pêche, des pontons construits au dernier

moment, et, la surprise étant complète, se sont emparés de ces hauteurs presque sans coup férir.

Ils ont pu constituer ainsi une série de petits points d'appui qui ont permis de couvrir la construction des ponts d'équipage. Cette construction a été effectuée avec une surprenante rapidité. Elle s'est poursuivie concurremment avec le va-et-vient des barques qui continuaient à transporter de nouvelles fractions d'infanterie.

Dès le 25, les premières troupes républicaines sont en mesure de se porter en avant et d'entamer, dans la partie la plus importante du secteur d'attaque, la boucle de l'Ebre, une marche concentrique sur Gandesa, réalisant ainsi une avance de plus de 20 kilomètres.

Déjà, le 26 juillet, environ 3.000 rebelles ont déposé les armes, le butin en matériel de guerre s'avère fort important. Le 30 juillet, la ligne prévue par le commandement républicain est atteinte.

L'adversaire disposant d'une aviation bien plus puissante que celle des républicains, l'employa dès le début de l'affaire. Elle se heurta à une défense aérienne méticuleusement organisée : pièces de petit calibre, camouflées dans un large cercle autour des emplacements des ponts, activité particulièrement audacieuse de la chasse. Il en résulta que les bombardiers ennemis, obligés de voler trop haut et ne disposant pas de leur entière liberté de manœuvre, n'atteignirent que rarement leurs objectifs. La rupture des barrages en amont de l'Ebre n'eut pas, non plus, les conséquences escomptées. Le niveau du fleuve s'éleva rapidement, mais le génie républicain fut remarquablement à hauteur de sa tâche. Prévenu, en temps utile, par son service de protection, il sut prévenir les conséquences de la crue, parer immédiatement à leurs dangers, effectuer les réparations nécessaires, sans que, pour cela, la circulation ne soit interrompue de façon sensible.

Le 1^{er} août, les insurgés déclenchèrent leur contre-offensive sur terre. Pendant vingt jours, ils attaquèrent, sans résultat appréciable, les nouvelles lignes républicaines et, en définitive, la situation se stabilisa.

Le franchissement de l'Ebre de vive force en présence de l'ennemi est une victoire tactique et technique. Son équivalent ne figure point encore dans l'Histoire. Toutes les conditions requises pour conduire au succès une telle opération ont été réalisées. Elle sera, sans aucun doute, un exemple étudié dans les cours d'art militaire.

Mais c'est également une victoire stratégique de grande portée : elle a sauvé Valence, dangereusement menacé et dont la grande presse du début de la

SOLLICITUDE ENVERS L'ENFANCE

(Suite de la page 9.)

Nous encore on résiste, mais eux... Ici, ils sont mieux : nourris que nous ne pouvons le faire là-bas. On leur apprend aussi à lire et à écrire, et à chanter et à danser les danses de chez nous : mon fils est plus heureux qu'il ne l'a jamais été !...

Mais la sollicitude de la République espagnole envers l'enfance ne s'attache pas seulement à résoudre le problème des orphelins et des réfugiés.

Dans le domaine de la santé publique, un effort magnifique a été entrepris au milieu des pires difficultés. En 1937, on ne voyait pas en effet à Madrid s'approcher l'été sans angoisse. Avec les chaleurs, la sécheresse, les privations, l'été allait être, pour les enfants, une catastrophe.

C'est alors que le Ministre de l'Instruction publique et de la Santé organisa onze dispensaires de puériculture, dotés chacun d'un médecin spécialiste, de trois infirmières et d'une surveillante. Ces dispensaires devaient servir à la fois à la distribution précise, scientifique, de lait et à la surveillance sanitaire indispensable.

Les femmes vinrent en foule. Elles vinrent d'abord pour se procurer les aliments nécessaires à leur enfant, mais elles apprirent en même temps les bienfaits des thérapeutiques et de l'hygiène. L'on obtint ainsi ce résultat étonnant : pendant l'été de 1937, en dépit des conditions de la guerre, jamais le pourcentage de mortalité infantile ne fut aussi faible.

Mais il convient de dire les choses telles qu'elles sont, dans leur brutalité. Il faudrait ouvrir bien d'autres dispensaires, bien d'autres centres de distribution de lait : mais le lait manque, et l'on ne veut pas ouvrir de dispensaires où les femmes prendraient l'habitude de venir chercher le salut de leur enfant pour trouver, un matin, la porte fermée : la constance de l'aide à l'Espagne républicaine est un devoir impérieux.

Pour les femmes qui travaillent — et elles sont de plus en plus nombreuses à collaborer à la production — des crèches, des clubs ont été créés dans toute l'Espagne gouvernementale pour les décharger du souci de leur enfant : des crèches, des clubs contrôlés médicalement, avec des douches, des bains, de grands espaces sablés où l'on peut jouer, des bassins où l'on peut patauger à l'aise.

La nourriture de l'enfant plus âgé constitue, elle aussi, un angoissant problème. On s'efforce de le résoudre dans les meilleures conditions possibles : des restaurants pour enfants s'ouvrent tous les jours, où l'on réussit à donner la ration alimentaire suffisante, qui évitera le rachitisme, la tuberculose et la mort.

Ah ! quelle détresse, et quelle angoisse que cette obsession de la faim ! Et l'hiver vient et l'on parle d'établir le blocus de l'Espagne !... Est-ce que ceux qui l'envisagent voient, par delà d'abstraites mesures diplomatiques, les cadavres raidis des enfants ?...

E.T.

deuxième quinzaine de juillet 1938 annonçait la chute comme imminente et certaine.

Madrid, Guadalajara, Teruel, l'Ebre, sont les quatre principales victoires de l'Armée républicaine espagnole.

Elles sont le témoignage frappant de la vitalité d'un peuple fier et courageux qui, aux heures angoissantes et critiques de son Histoire, a su conserver toute sa fierté, son honneur, son indépendance.

A Madrid, ce sont les citoyens qui prennent part à la bataille, les uns en se battant comme miliciens, les autres, tout en étant demeurés « civils », en participant aux travaux de fortification et, par-dessus tout, en conservant un moral élevé que rien ne peut abattre. Il ne faut pas croire que, comme on a coutume de le dire, tout le succès soit dû aux brigades internationales. Certes, elles ont rendu d'incalculables services par leur dévouement, leur esprit de sacrifice, leur ténacité, mais du 5 novembre au 15 décembre 1936, leur effectif atteignait à peine 3.500 hommes, alors que plus de 100.000 combattants étaient nécessaires pour garnir le front devant la capitale.

Madrid, c'est la victoire d'un peuple contre son armée régulière révoltée. Guadalajara, la victoire de l'homme sur la machine : un exemple splendide de toute la valeur des forces morales.

Mais au fur et à mesure que les effectifs étrangers gonflent les troupes adverses, que la guerre se prolonge, les dirigeants de la République se rendent compte de la nécessité impérieuse de fonder dans un seul creuset tous les citoyens : l'armée populaire espagnole est créée de toutes pièces. Elle va faire preuve de ses qualités militaires à Teruel, en prononçant une offensive couronnée du plus brillant succès et en sachant, le résultat obtenu, éviter un accrochage par des forces supérieures, qui aurait pu enlever au haut commandement sa liberté de manœuvre et d'action.

Le franchissement de l'Ebre, sur un front de 150 kilomètres, est une opération sans précédent qui place l'Armée de la République espagnole sur le même plan que les meilleures armées du monde.

Selon la théorie napoléonienne, le but unique des opérations de guerre est la destruction des forces militaires adverses. L'armée républicaine espagnole a prouvé sa vitalité, elle n'est pas encore détruite, elle est loin de l'être.

Lieutenant-Colonel J. VINCENT, en retraite.

Les 13 POINTS pour lesquels combat l'Espagne

Déclaration faite par le Président NÉGRIN

le 30 Avril 1938

1 Assurer l'indépendance absolue et l'intégrité totale de l'Espagne. Une Espagne libre de toute ingérence étrangère, quels qu'en soient le caractère et l'origine; avec son territoire péninsulaire et insulaire, et ses possessions intactes; garantie contre toute tentative de démembrement, d'aliénation ou d'hypothèque; et conservant les zones de Protectorat qui lui ont été assignées par les accords internationaux, tant que ceux-ci n'auront pas été modifiés avec son intervention et son assentiment.

Consciente des devoirs inhérents à sa tradition et à son Histoire, l'Espagne entend resserrer, avec les autres pays de langue espagnole, les liens nés d'une origine commune et du sens de l'universalité qui a toujours caractérisé notre peuple.

2 Libération de notre territoire de l'invasion militaire, ainsi que des éléments qui, accourus en Espagne après le mois de juillet 1936, interviennent sous le couvert d'une collaboration technique dans la vie juridique et économique espagnole et s'efforcent de la dominer à leur profit.

3 République Populaire, représentée par un Etat fondé sur des principes de stricte démocratie. Le pouvoir y sera exercé par un gouvernement doué de la pleine autorité que confère le suffrage universel; il sera le symbole d'un Pouvoir Exécutif ferme, étroitement lié aux directives et aspirations exprimées par le peuple espagnol.

4 La structure juridique et sociale de la République sera l'œuvre de la volonté nationale, librement exprimée par un plébiscite dès la fin de la lutte, avec des garanties absolues, sans restrictions ni limites; et protégeant ceux qui y prendront part contre toute représaille possible.

5 Respect des libertés régionales dans le cadre de l'unité espagnole. Protection et encouragement du développement des caractéristiques des divers peuples qui constituent l'Espagne, ainsi que l'imposent le droit et l'histoire concrète, ce qui, bien loin de signifier la désagrégation de la Nation, constitue la fusion vivante des éléments qui la composent.

6 L'Etat espagnol garantira la plénitude des droits du citoyen dans sa vie civile et sociale, la liberté de conscience et le libre exercice des croyances et des pratiques religieuses.

7 L'Etat garantira la propriété légalement et légitimement acquise, dans les limites imposées en dernier ressort par l'Intérêt National et la protection des éléments producteurs. Sans affaiblir l'initiative individuelle, il entend empêcher l'accumulation des richesses d'aboutir à l'exploitation du citoyen et à la domination de la collectivité, en annihilant le contrôle économique et social de l'Etat. A cette fin, l'Etat encouragera le développement de la petite propriété et

rendra plus agissantes les mesures qui tendent à l'amélioration économique et sociale des classes productrices.

La propriété et les intérêts légitimes des étrangers qui n'auront pas secondé la rébellion seront respectés; les préjudices involontairement causés au cours de la guerre seront examinés et indemnisés. Dès aujourd'hui, le Gouvernement de la République a créé pour l'étude de ces dommages la Commission des Réclamations Etrangères.

8 Une profonde Réforme agraire qui en finisse avec la vieille propriété aristocratique. Par son absence de sens national, patriotique et humain, cette propriété à demi-féodale a toujours été le plus grand obstacle à l'essor des grandes ressources du pays. Que la nouvelle Espagne se fonde sur une ample et solide démocratie paysanne, maîtresse de la terre qu'elle travaille.

9 L'Etat garantira les droits du travailleur par une législation sociale avancée, accordée aux besoins particuliers de la vie et de l'économie espagnoles.

10 L'amélioration culturelle, physique et morale de la Race sera une préoccupation fondamentale de l'Etat.

11 L'Armée espagnole au service de la Nation même sera libre de toute hégémonie de tendance ou de parti, et le peuple verra en elle le sûr instrument de la défense de ses libertés et de son indépendance.

12 Fidèle à sa Constitution, l'Etat espagnol affirme une fois de plus sa doctrine de renonciation à la guerre en tant qu'instrument de politique nationale.

De même qu'elle prêterait son appui à la politique symbolisée par la Société des Nations — qui continuera à régler sa conduite — l'Espagne, fidèle à ses pactes et à ses traités, revendique et soutient aujourd'hui les droits propres à l'Etat espagnol. Toujours prête à collaborer au raffermissement de la paix collective, à la défense générale de la paix, l'Espagne, puissance méditerranéenne, réclame son poste dans le concert des Nations.

Pour contribuer d'une manière efficace à cette politique, l'Espagne développera et intensifiera toutes ses possibilités de défense.

13 Une vaste amnistie pour tous les Espagnols qui voudront collaborer à l'immense tâche de reconstruction de l'Espagne, et à sa grandeur. Après la lutte cruelle qui ensanglante notre terre, et où l'on a vu renaître les vieilles vertus d'héroïsme de la Race, ce serait un délit de trahison envers les destinées de notre Patrie, que de ne pas réprimer, étouffer toute volonté de vengeance et de représailles, au bénéfice de l'action commune de travail et de sacrifices où tous les enfants de l'Espagne vont avoir à s'unir pour l'avenir de leur pays.

UNITÉ pour sauver l'ESPAGNE

par Marcel CACHIN

sénateur de la Seine.

Il est clair, après Munich, que la politique étrangère de la Grande-Bretagne et celle de la France (qui n'est plus qu'une politique à la suite), ont subi une orientation nouvelle.

Le Pacte à Quatre en est devenu le symbole. C'est désormais cet aéropage dirigé par les chefs des Etats fascistes qui dirige seul officiellement les affaires de l'Europe. C'est le Pacte à Quatre qui a détruit les garanties territoriales et militaires de la France dans le vieux continent. C'est le Pacte à Quatre qui s'apprête ouvertement à assurer à Franco la victoire en Espagne par l'écrasement des républicains. Munich a déjà assuré l'hégémonie de Hitler sur l'Europe orientale. Maintenant les « quatre » sont au travail pour offrir gracieusement à Mussolini la maîtrise de la Méditerranée occidentale. Après quoi, le fascisme européen aura réalisé le rêve de Hitler : affaiblir, isoler la France, en faire une proie facile pour les agresseurs totalitaires. Anéantir la nation qui a eu l'honneur de se placer toujours dans l'histoire à la pointe du combat pour la démocratie, les libertés populaires et la justice sociale !!

Voilà où nous a conduit la politique du Pacte à Quatre qui a remplacé celle de la Société des Nations et de la sécurité collective. Le grand capitalisme britannique poursuit la réalisation de son plan avec une grande suite dans les idées. Il a définitivement misé dans l'Europe Continentale sur Hitler et Mussolini. Il est devenu l'allié du fascisme contre les démocraties et contre les

peuples opprimés par les régimes totalitaires. Par haine du socialisme, du communisme, de l'Union soviétique, les dirigeants des trusts internationaux et les financiers de la Cité dont Chamberlain est l'instrument poussent l'Europe dans la voie du fascisme. A l'heure présente, la nouvelle victime désignée par cette politique de régression si honteuse, c'est l'Espagne républicaine. Est-ce que les peuples de Grande-Bretagne, de France, de Belgique et des pays nordiques vont laisser accomplir ce crime ? Est-ce qu'on va permettre au fascisme et à ses complices de France et d'Angleterre de faire subir à l'Espagne le traitement de la Tchécoslovaquie devenue, par la trahison de Munich, la vassale humiliée de Hitler.

Tel est le problème qui, en ce début de novembre, dépasse tous les autres ! Les peuples ont seulement quelques semaines, peut-être quelques jours, pour lui donner sa solution. Et s'ils laissent faire les hommes du Pacte à Quatre, s'ils leur permettent de condamner à mort l'Espagne républicaine, cette nouvelle victoire du fascisme, après tant d'autres, aura d'incalculables conséquences et des effets foudroyants pour ce qui resterait encore de démocratie en Europe.

Partout, les yeux commencent à s'ouvrir sur l'immensité du péril. C'est bien tard, nous dira-t-on ! Sans doute, c'est tard ! Mais ce n'est pas trop tard si, tout de suite, les grandes organisations ouvrières et démocratiques, nationales et internationales, acceptent de s'unir et d'agir en commun, avec une extrême vigueur, sur leurs

gouvernements, avant qu'ils ne glissent définitivement sur la pente où ils sont engagés.

Nous avons lu avec intérêt le dernier appel de l'Exécutif de la 2^e Internationale des 18 et 19 octobre. Il contient de bonnes observations. Il constate que Munich a considérablement affaibli les démocraties, accru le prestige et la force de Hitler et augmenté les risques de guerre. L'Exécutif socialiste s'élève avec force « contre le pacifisme facile, sans conditions ni limites, qui étouffement, d'étape en étape, livrerait aux puissances de proie les derniers vestiges de la liberté, du progrès social et de la culture ». C'est très juste et quelques socialistes français de la 2^e Internationale devraient écouter les réflexions de dirigeants si bien inspirés.

Nous avons lu aussi le Manifeste du Labour Party de Grande-Bretagne, relatif aux événements de Munich et à ceux de l'Espagne. Les chefs du Labour enregistrent le désastre de Munich comme sans parallèle dans l'histoire de leur pays. Ils ajoutent avec raison que « si Chamberlain sacrifie l'Espagne à l'agression rapace de Hitler et de Mussolini, c'est une nouvelle trahison de la démocratie, c'est l'encerclement de la France, c'est la sécurité de l'Empire britannique en péril. »

Excellentes paroles que viennent confirmer les adhérents d'une très intéressante conférence tenue à Londres le 23 octobre dernier, et qui représentaient 122 organisations du Labour Party socialiste.

(Suite page 22.)

FRANCO contre la FRANCE

On a fait grand bruit autour d'une déclaration de neutralité du général Franco, lors de la récente crise. Nous ne savons pas si cette déclaration a été réellement faite. Même dans l'affirmative, gardons-nous d'en être dupes.

Cet avertissement de l'« Ordre », du 26 octobre 1938, prend toute sa valeur si l'on évoque le ton haineux adopté par la presse rebelle à l'égard de la France.

Si l'opportunité de la politique de l'axe Berlin-Rome peut obliger de loin en loin Franco à tenir des propos modérés, la lecture de sa presse — rigoureusement contrôlée par une censure politique vigilante — montre à quel point de tels propos sont mensongers : La documentation réunie ici est puisée au hasard. Elle se passe de tout commentaire.

LA FRANCE, « BICOQUE INFECTE ET PUANTE »

« Parmi les tristes échantillons des peuples qui ont cessé d'être, figure la France qui fut, dans le temps, notre voisin historique et qui n'est, aujourd'hui, que « contiguë » à nous, comme peut l'être une bicoque infecte et puante, qui nous touche dans une cour mitoyenne. »

« Hierro », Bilbao, 8 avril 1938.

LE CLIMAT PESTILENTIEL DES DEMOCRATIES

« L'Espagne n'est pas seule. En face du climat pestilentiel des démocraties, en face des Internationales, surgit en Europe un nouveau concept de la politique et de la paix, qui sait ce que doit son avenir à l'héroïque épopée espagnole. Cette force morale s'est infiltrée, comme un vent subtil, jusque dans

les troubles combinaisons gènevoises et paralyse, à de certains moments, la capacité de mensonge. L'épée victorieuse de Franco, en libérant l'Espagne, est en train de libérer aussi l'Europe de la crasse démocratique. »

« El Correo Espanol », Bilbao, 10 mai 1938.

DALADIER EST UN RATE...

« Daladier est un raté de plus au service du Front Populaire, un raté de plus au service de la canaillerie internationale marxiste qui, aujourd'hui en France comme naguère en Espagne, ne vise qu'à semer des ruines pour se hisser sur les décombres. »

« Unidad », St-Sébastien, 7 mai 1938.

L'ESPAGNE, VOISIN DANGEREUX

« ...Avec le temps, l'Espagne deviendra pour la France un voisin dangereux ! »

« Sur », Malaga.

NOUS POUVONS MEME MARCHER CONTRE LA FRANCE

« Non seulement nous pouvons nous passer de la France, mais nous pouvons même marcher contre elle. »

(Discours radiodiffusé du général QUEIPO DE LLANO, 11 novembre 1937.)

...EN FINIR AVEC LA FRANCE

« Allemagne, Italie, Espagne bondiront par-dessus le Rhin, par-dessus les Alpes, par-dessus les Pyrénées, pour en finir avec la France. »

(Discours du professeur GIMENEZ CABELLERO, théoricien rebelle et porte-parole du général Franco, à Palencia, 15 avril 1937.)

Unité pour sauver l'ESPAGNE

(Suite de la page 21.)

Qu'on nous permette de retenir les conclusions de cette conférence formulées par l'ancien ministre socialiste Robert Trevelyan :

« Notre unique sécurité réside dans un Front Populaire des Nations démocratiques contre les tyrans fascistes. Le Labour Party devrait déclencher une furieuse campagne contre le gouvernement. »

PAS D'ACTION CONCORDANTE FRANCO-ESPAGNOLE EN MEDITERRANEE SI FRANCO GAGNE

« La possibilité d'une action concordante franco-espagnole dans la Méditerranée serait écartée par le triomphe des armées nationales. »

(Article de M. Camillo Barcia Trelles, professeur du Droit International. « Norte de Castilla », Valladolid, 17 mars 1938.)

(« Arriba Espana », 16 octobre 1937.)

SA DERNIERE HEURE APPROCHE

« ...La France, l'odieuse France... »
« ...Pays d'anormaux. »
« Contre les grotesques fanfaronades du Chantelair déplumé d'une démocratie en pantoufles, l'Espagne, hérissée de canons et de baïonnettes, se dresse. »
« ...Sa dernière heure (de la France) approche... »

(« Unidad », St-Sébastien, 10 avril 1937.)

Il devrait cesser de repousser avec indifférence les adhérents d'autres partis qui font tout leur devoir pour l'Espagne, des hommes et des femmes tels que le libéral Wilfrid Roberts, le communiste Harry Pollitt et la duchesse d'Atholl. »

Nous applaudissons à cet appel pathétique. Nous répétons une fois de plus, avec sir Robert Trevelyan, que l'Unité Nationale et Internationale des ouvriers, des socialistes, des communistes, des syndiqués, ne s'est jamais imposée avec plus d'urgence pour sauver l'Espagne. Cette unité d'action du prolétariat doit être complétée par une collaboration nécessaire avec tous les organismes des partis démocratiques et libéraux (et aussi avec les chrétiens) soulevés contre l'ignominieuse politique qui les menace tous de l'asservissement le plus honteux.

Depuis longtemps, nous réclamons cette large et ample Unité d'action qui aurait raison des ennemis des peuples. Mais jamais plus qu'en ces journées tragiques où se joue le sort de l'Espagne, ces appels à l'Unité, surtout à l'Unité prolétarienne internationale, ne furent plus indispensables !

Que les chefs restés sourds jusqu'ici à ces appels les entendent enfin ! Nul ne peut douter que c'est le vœu et l'ordre non seulement des travailleurs (les socialistes d'Espagne viennent encore de les renouveler à la récente réunion de l'Exécutif de leur Internationale), mais ils sont aussi ceux de l'immense majorité des prolétaires de France et de partout ! Tous réclament l'Unité pour sauver l'Espagne et pour se sauver eux-mêmes. C'est aujourd'hui qu'il faut leur obéir, avant que ne s'accomplisse l'irréparable pour l'Espagne Républicaine.

Marcel CACHIN.

La 5^{ème} colonne

(Suite de la page 19.)

SABOTAGE DE LA DEFENSE NATIONALE ET ORGANISATION DE LA DESERTION

Sur le front même, le P. O. U. M. travaillait à la dislocation de la résistance républicaine. En 1937, et particulièrement à cause de la résistance intéressée du P. O. U. M., le gouvernement républicain n'avait pas encore pu constituer une armée nationale. C'est ainsi que la 29^e division qui se trouvait sur le front de Huesca était placée sous le contrôle du P. O. U. M. Elle était devenue un foyer d'indiscipline et de sabotage. Sur la ligne qu'elle occupait on négligeait systématiquement les travaux de fortifications les plus élémentaires. Le camarade socialiste Virgilio Llanos qui fut à la tête du commissariat général de l'armée de l'Est a cité lors de sa déposition au procès un certain nombre de faits. Je ne retiens que le plus caractéristique. Cette 29^e division, a-t-il déclaré « était un centre d'indiscipline et de lutte contre le gouvernement. On n'y observait jamais les ordres du commandement sur la nécessité de fortifier. Bien plus : un jour que le général Pozas en visite sur le front voulut se rendre compte par lui-même de l'état des quelques fortifications existantes, il put constater qu'un nid de mitrailleuses qui, selon les déclarations du chef de la division pouvait résister à un feu de canons à tir rapide, s'effondrait sur un simple coup d'épaule. Si on avait mis là-dedans des soldats espagnols, ils auraient fui ou ils se seraient fait tuer. Qu'avait-on en vue, à la vérité, par cela ? demanda en concluant le commissaire Virgilio Llanos. Les troupes qui composaient la 29^e division fraternisaient fréquemment avec les rebelles qui circulaient d'ailleurs librement devant les lignes occupées par cette division. Il n'était point rare de trouver chez les hommes de la 29^e division des journaux publiés par les fascistes. Ce n'est point tout. Quelques jours avant le putsch de mai, la 29^e division quitta le front sans ordre du ministère de la guerre et se dirigea vers Lérida — en pillant et en assassinant les paysans de la

province d'Aragon. Elle voulut entraîner une division voisine, la 28^e, qui était commandée par un anarchiste. Mais le chef anarchiste revint assez tôt, il sut parler à ses hommes qui se refusèrent à faire le jeu de l'ennemi. Quant au P. O. U. M., il prenait d'un cœur bien léger la responsabilité de l'effondrement du front d'Aragon.

ET ENFIN ESPIONNAGE !

Campagnes violentes contre l'unité des forces républicaines, préparation d'un soulèvement à Barcelone, organisation du sabotage au front et désertion, tels sont les procédés de la cinquième colonne. Il en existe d'autres. Le P. O. U. M. était aussi une officine d'espionnage au service de Franco et des amis de Franco. On le savait déjà depuis longtemps — le procès de Barcelone en a apporté la confirmation. L'accusé Andrade a reconnu qu'il était en liaison avec un nombre considérable d'étrangers. Or, contre ces étrangers qui étaient des agents de la Gestapo hitlérienne et de l'O. V. R. A. mussolinienne, comme l'allemand Hindenburg et l'italien Prosto, le gouvernement républicain avait dû prendre des mesures sévères. L'un d'eux, Blackwell fut emprisonné pour avoir préparé une série d'attentats contre Negrin et contre le général Modesto, aujourd'hui chef de l'Ebre. Au cours du procès, le procureur produisit une lettre adressée à un certain Pellegrin, membre du P. O. U. M., pour le prier d'organiser des groupes de choc composés de terroristes — et sur le modèle de la Phalange fasciste. Cette lettre était signée de Jorge Arquer, membre du Comité exécutif du P.O.U.M. Présent au banc des accusés, Arquer a reconnu avoir écrit une telle lettre. Les documents établissent la collusion du P. O. U. M. avec l'organisation d'espionnage fasciste découverte au mois d'avril 1937. On a nié l'authenticité de tels documents. Or ces documents indiquaient aux fascistes des lieux où se trouvaient des troupes et des munitions. Ces lieux mêmes furent bombardés par l'aviation fasciste !

Veut-on preuves plus tragiques, plus sanglantes de l'authenticité de ces documents ? Et aurait-il fallu pour convaincre de trahison les trotskystes que Negrin et Modesto soient tombés sous leurs coups ! Au-

rait-il fallu que le putsch de mai 1937 réussisse et que le gouvernement républicain soit abattu ? Nouveaux Saint-Thomas, certains ne croiront à l'existence des ennemis de la République qu'après avoir mis les doigts dans les plaies de la République !... Oui, mais ceux qui veulent une République espagnole vivante et triomphante, ceux-là se félicitent quand les espions et les traîtres sont démasqués et mis hors d'état de nuire avant qu'ils n'aient pu réaliser leurs plans.

Pourquoi avons-nous rappelé ces épisodes de la lutte du peuple espagnol ? Afin de rendre plus sensible encore l'héroïsme des républicains d'Espagne qui mènent le plus rude des combats contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. Afin aussi qu'on dégage de ces épreuves les leçons nécessaires. N'oublions pas que l'insurrection de juillet 1936 fut facilitée par la tolérance magnanime dont on fit preuve à l'égard de la cinquième colonne. N'oublions pas non plus — et c'est la contre-épreuve — que le fascisme international fut arrêté quand on eut brisé les manœuvres de tous ceux qui à l'intérieur le servaient, à visage ouvert ou sous le masque.

Jean BRUHAT.

Ce numéro étant entièrement consacré à l'Espagne, nous continuerons la passionnante enquête de H. Lothringer : « Hitler renonce-t-il à l'Alsace et à la Lorraine », dans notre prochain numéro.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE : COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

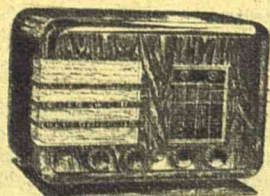
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-544 B

53, RUE DE CHABROL, PARIS - X

Téléphone : TAITBOUT 56-87

Chèque postal : PARIS 1715-54



UNE SEULE DEVISE
VENDRE
LE
MEILLEUR

COOPÉRATIVE DE T. S. F.

31, RUE DOUDEAUVILLE, 31 — PARIS (18^e)

Métro : CHATEAU-ROUGE — Téléphone : MONT. 00-80

Grand choix d'appareils — Reprise des anciens postes

FACILITÉS DE PAIEMENT

Compagnie Air-France

Les bureaux de la Compagnie Air-France, à Marseille, sont provisoirement transférés, 4, Cannebière, dans les locaux mis à sa disposition par l'Office du Tourisme.

Les départs et les arrivées des cars assurant le service de l'Aéroport aux usagers des lignes commerciales s'effectuent à cette adresse, les horaires ne subissant aucune modification.

L'Agence d'Air-France n'a pas subi de dommages importants et signale qu'aucun vol ou dégradation n'a été commis à son préjudice.

L'ESPAGNE aux ESPAGNOLS pour que la France vive!

par **Gabriel PÉRI**

député, vice-président de la Commission des Affaires Etrangères.

Ou s'arrêtera la formidable avalanche déchainée par la machine de Munich ? Voilà la question que se posent tous les amis de la paix. Et ceux qui se la posent avec le plus d'angoisse sont ceux qui, depuis plus de deux ans, suivent avec passion la lutte héroïque de l'Espagne dont ce numéro de « Regards » établit le magnifique bilan.

Je me souviens de cette matinée du mois de septembre où, pour la première fois, Alvarez del Vayo vint à Genève représenter son pays. J'en tends encore les paroles de mon illustre ami, Alvarez del Vayo, formulant un terrible avertissement : Aujourd'hui, disait-il, l'agression revêt une forme nouvelle; elle est précédée ou accompagnée d'un soulèvement intérieur. Et la paix ne sera assurée que dans la mesure où vous protégerez l'indépendance des peuples contre cette forme nouvelle d'agression.

Les semaines passèrent. Un jour du mois de décembre de la même année, avec Maurice Thorez, nous interpellâmes le gouvernement de l'époque sur sa politique extérieure. Si vous persévérez dans la folle politique dite de la non-intervention, demain ou après-demain nous devrons nous demander, en jetant un regard vers l'Europe danubienne : « Quelle sera la prochaine Espagne ? »

La prochaine Espagne, désignée par le Führer et le Duce, devait être la Tchécoslovaquie.

Mais ne poussons pas plus loin l'assimilation. La Tchécoslovaquie a été hitlérisée. Elle est mise au pas. L'Espagne, elle, se bat et résiste. M. Bénès est à Londres à titre privé. Negrin, à Barcelone, dirige, anime, exalte l'effort du peuple espagnol. A Prague, la cinquième colonne a finalement forcé la capitulation. A Barcelone les hommes de la cinquième colonne sont châtiés. Une démocratie progressive, une démocratie de front populaire peut défendre les intérêts de la patrie, parce qu'elle fait corps avec le peuple. Une république où prédominent les forces de réaction et qui se méfie du prolétariat est condamnée à l'abdication.

Il reste que Munich n'eut sans doute pas été possible sans la funeste erreur de la non-intervention à sens unique. Munich est le résultat du succès des épreuves de force successives tentées par le Reich hitlérien et l'Italie fasciste, et notamment le résultat de la passivité de l'Europe pacifique devant l'épreuve de force tentée en Espagne. On a fait, à propos de l'Espagne, l'expérience des violations du droit. Avant de violer son pacte d'assistance envers la Tchécoslovaquie, la France avait violé son traité commercial avec l'Espagne. La France de 1938 était une France affaiblie parce qu'elle avait toléré l'installation italo-allemande sur le territoire espagnol, l'installation italienne aux Baléares. Le chantage sur la Tchécoslovaquie a été pour beaucoup le résultat de cet affaiblissement.

Il est probable qu'après le 21 mai — date de la tentative nazie avortée sur la Tchécoslova-

quie — l'Allemagne hitlérienne décida d'ajourner son entreprise en Europe Centrale, après la liquidation de « l'affaire espagnole ». Comment, durant l'été, le III^e Reich fut-il amené à modifier ses plans ? 1^o Du fait qu'à partir du 25 juillet l'armée républicaine espagnole menait l'offensive sur l'Ebre et conservait l'initiative des opérations; 2^o du fait que la mission Runciman à Prague fut interprétée à Berlin comme le signe avant-coureur certain de l'abdication franco-britannique.

C'est ainsi que la Tchécoslovaquie fut placée la première sur la table opératoire.

Mais après le 30 septembre, on a dit à Rome et à Berlin : Maintenant, un Munich pour l'Espagne !

C'est Mussolini qui exige avec le plus de force. Mais avouez qu'on lui a terriblement facilité la besogne. MM. Georges Bonnet et Chamberlain ont fait de lui l'arbitre de l'Europe, le grand conciliateur de Munich. Le malheureux qui le 25 septembre se révélait incapable d'accomplir ses obligations de fidèle allié de l'axe et redoutait si fort que la mobilisation ne fut le signal de l'effondrement fasciste, était promu au rang de « cocher de l'Europe », comme on disait au temps de Metternich.

De telles fonctions ne sont pas seulement honorifiques. Le Duce ne fait rien pour rien. Il exige pourboire. D'autant que, jusqu'ici, c'est à l'Allemagne seule qu'a profité le dépeçage munichois.

Le pourboire c'est « le règlement espagnol » selon les vues fascistes. Le pourboire c'est la victoire de Franco.

Mais comment provoquer la victoire franquiste ? Le fait est que, jusqu'ici, l'Italie a été incapable de vaincre la République. M. Virginio Gayda a beau dire, l'armée italienne a été bel et bien battue sur le champ espagnol.

Mussolini le sait! Chamberlain et Daladier le savent aussi. On ne vaincra pas la République par les armes. Mussolini compte qu'on l'aidera à l'asphyxier par la famine. La guerre contre les soldats n'a pas apporté la victoire. Mussolini exige qu'on l'aide à se couvrir de gloire dans une autre guerre : la guerre contre les femmes et les enfants. La famine, voilà le grand instrument de politique internationale du fascisme italien.

En échange du retrait de 10.000 combattants inutilisables, et alors que demeurent en Espagne 90.000 soldats et officiers, l'Italie a obtenu de M. Chamberlain l'application anticipée du traité anglo-italien. Mais elle réclame davantage. Elle réclame l'octroi du droit de belligérance à Franco, c'est-à-dire le droit d'affamer l'Espagne et de contrôler les lignes de communications de la France en Méditerranée.

Telle est l'exigence impérative formulée après Munich devant la France.

Nous écrivons tout net que la France doit opposer à cette exigence un non catégorique et définitif.

Nul, je suppose — hors M. Chamberlain ! — ne prête plus, aujourd'hui, le moindre crédit aux proclamations de « désintéressement » de l'Allemagne et de l'Italie en Espagne. Franco n'a probablement pas la volonté, mais il n'a, en tous cas, certainement pas la possibilité de lever l'hypothèque étrangère qui pèse sur son régime. Il est un feudataire. L'Allemagne et l'Italie ont mis la main sur l'économie franquiste, sur les ports et les aéroports franquistes. Sans elles, Franco serait balayé. Aucun observateur sérieux ne pourrait soutenir que Franco victorieux, l'Italie et l'Allemagne abandonneraient une conquête qui leur auraient coûté si cher. Au reste, pour dominer l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne n'auraient nullement besoin de l'annexer. Même « libre » juridiquement, une Espagne franquiste serait une pièce du système italo-allemand.

Le problème s'énonce dès lors en termes parfaitement clairs : la France peut-elle accepter que l'Espagne devienne une pièce du système allemand ?

Avant le 30 septembre, nous disions : non.

Depuis le 30 septembre, nous répondons : dix fois non.

Avant le 30 septembre c'était — on l'a bien vu par la suite — une mauvaise action et une inconcevable imprudence.

Depuis le 30 septembre, ce serait un crime et un suicide. Parce que, depuis le 30 septembre, l'existence d'une Espagne indépendante est devenue à peu près la seule garantie de l'indépendance française.

Avant Munich, l'existence d'une Espagne amie rendait plus aisée l'accomplissement par la France de ses devoirs à l'égard de puissances amies ou alliées. Une frontière des Pyrénées tranquille assurait à ce pays une liberté plus grande de mouvement. Au contraire, une France contrainte à surveiller sa frontière eut pu beaucoup plus malaisément prévenir l'agression dirigée contre un de ses alliés.

Mais le 30 septembre, la France a sacrifié l'un de ses alliés essentiels. Les écluses sont ouvertes devant le Drang Nach Osten et la France a été chassée de l'Europe Centrale. Les positions méditerranéennes sont les seules qu'elles possèdent encore. Qu'elle en soit délogée et ce n'est pas seulement de l'isolement qu'elle souffrira, c'est du blocus.

Je livre à vos réflexions ce propos d'un homme politique français qui défendit longtemps la politique dite de non-intervention : « Maintenant, disait-il, après le diktat, nous ne pouvons plus nous payer le luxe de laisser sacrifier l'Espagne. »

La France n'a plus seulement besoin d'une Espagne indépendante pour remplir sa mission en Europe, comme avant Munich. Elle a besoin d'une Espagne indépendante pour vivre, pour subsister, pour respirer.

Et ce besoin est plus évident encore si l'on tient compte de l'extraordinaire relâchement de l'Entente franco-britannique du fait de l'affaiblissement de la France.

Dès lors une seule politique correspond aux intérêts concordants de l'Espagne, de la Paix, de la France. Il faut faire respecter, en Espagne, le droit d'un peuple à disposer de lui-même; ce droit d'autodétermination dont il fut tant question en septembre, dernier, lorsqu'il s'agissait de servir Hitler. L'Espagne aux Espagnols! C'est-à-dire retrait de toutes les forces étrangères! C'est-à-dire refus du droit d'affamer un peuple en lutte contre l'agression étrangère!

Tel est le devoir français.

Nous disons bien le devoir français, et pas le devoir Munichois.

POUR QUE NOTRE MIDI NE SOIT PAS EXPOSÉ AUX BOMBES

... La guerre contre la France augmenterait notre ardeur guerrière et ferait bénéficier nos rangs de l'opinion et de l'appui tacite ou avéré de beaucoup d'adversaires qui sentiraient se réveiller dans leur âme des rancunes ataviques depuis longtemps endormies. ... Bordeaux, Toulouse, Bayonne, Biarritz et Marseille seraient réduites en ruines par nos avions de bombardement dès

la première semaine de guerre et leurs communications ferroviaires seraient interrompues. Sans parler des communications qui relient la France et la Catalogne, car celles-ci cesseraient d'exister aussitôt que nos escadrilles ne seraient plus entravées dans leur action.

Extrait de l'article du général A. Kindelan, dans le journal rebelle « Heraldo de Aragon » (10 juillet 1938).

A gauche : Un paysage de notre Provence, près d'Aix.
A droite : Vue générale du port de Bordeaux.



© Archivos Estatales, Madrid

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

regards

NUMÉRO SPÉCIAL



Une jeune fille travaille
dans une usine de guerre.
Photo CHIM.

AIDER L'ESPAGNE
est un devoir pour tous les Français